

JOURNAL DES DEMOISELLES  
ET  
PETIT COURRIER DES DAMES  
RÉUNIS

MODES DE PARIS, CHRONIQUE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES,  
ÉCONOMIE DOMESTIQUE

LE SAVOIR-VIVRE A TABLE

(SUITE ET FIN)

V

Le dîner au point de vue intellectuel.

LA CONVERSATION PARTICULIÈRE.



À splendeur du service, le choix des vins, la succulence des mets, ne sont en définitive que le plus médiocre côté du repas. Il faut plaindre le Turcaret qui n'a rien de plus délicat à offrir à ses hôtes, et qui s'imaginerait avoir donné un dîner parce qu'il a fourni de la nourriture. Le repas lui-même n'est qu'un prétexte, et la réception n'est qu'un cadre. Un dîner n'est en effet qu'un moyen commode de faire la conversation. C'est par là que cette réception à table l'emporte sur toutes les autres espèces d'assemblées.

Il faut distinguer ici entre la conversation particulière et la conversation générale.

Il convient tout d'abord de poser ce principe qu'on est absolument tenu de soutenir un entretien avec les deux personnes dans le voisinage desquelles on se trouve placé. Sous ce rapport, j'estime que les hommes, aussi bien que les femmes, ne sont pas sans avoir quelques reproches

à se faire. Souvent un monsieur évite d'ouvrir la bouche, et il semble attendre que sa voisine lui adresse la parole : de son côté la voisine paraît se retrancher en elle-même et attendre qu'on vienne frapper à sa porte. Si ce parti pris continuait de part et d'autre, la situation n'aurait pas d'issue et la réunion risquerait fort de demeurer silencieuse et muette. Cette difficulté me fait penser à un conseil piquant que me donnait, aux heures de ma jeunesse, un vieux magistrat de la Cour de cassation :

« Mon ami, me disait-il, lorsque vous vous trouverez avec quelqu'un à qui vous n'êtes pas obligé de parler le premier, si vous vous sentez embarrassé pour entrer en matière, gardez le silence : mais gardez-le avec une obstination et un entêtement invincibles. Si cette situation se prolonge, la personne avec laquelle vous êtes, voyant que vous vous taisez, finira par se dire à elle-même que c'était sans doute à elle de parler la première. Elle voudra réparer le temps perdu, prendra la parole précipitamment, et laissera échapper infailliblement une bêtise dont vous tirerez avantage. »

Le conseil peut être bon, s'il n'est pas charitable : toutefois je ne le conseillerais à personne d'en user lorsqu'on se trouve assis à la même table. Il n'est pas très opportun de commencer les relations par tendre un piège, et par provoquer un froissement. Le meilleur, en pareil cas, est pour l'homme de montrer beaucoup de discrétion, et pour la femme beaucoup de bienveillance. Il ne serait pas raisonnable de vouloir ici prescrire d'une façon générale à l'un ou à l'autre

de commencer l'entretien. Cette initiative dépend de beaucoup de circonstances, et aussi des différentes coutumes des pays. En Angleterre, par exemple, il est du dernier mauvais goût d'aborder une femme, et même de la saluer dans un concert ou dans un salon, avant qu'elle vous ait fait, la première, l'honneur de vous reconnaître, et donné ainsi la permission de l'aborder. Aussi à table votre voisine, à laquelle vous aurez été d'ailleurs régulièrement présenté, ne manquerait-elle jamais à Londres de vous adresser les premières phrases, afin de rompre la glace et d'entamer la conversation.

Les choses sont loin d'être réglées aussi invariablement en France, et dans plus d'une occasion les femmes se font volontiers un malin plaisir de l'embarras où leur silence jette le pauvre voisin. Elles aiment à le voir venir, et abusent ainsi de la supériorité que leur assure leur sexe. Il est de notre devoir de préserver les jeunes personnes de fantaisies pareilles : ces caprices-là coûtent plus cher qu'on ne le pense. C'est ainsi qu'en dépit des bonnes grâces et des sourires, s'accumulent clandestinement ces explosions de malveillance et de méchanceté dont beaucoup de jeunes femmes deviennent les victimes.

Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans le détail infini des règles à suivre, en ce qui concerne le sujet et la conduite des conversations. Ces règles sont encore plus délicates, lorsqu'il s'agit d'une conversation particulière à table. Il est à remarquer en effet que, par la force même des situations, cet entretien est un véritable tête-à-tête, un dialogue qu'on ne peut ni abrégier ni interrompre, et un dialogue assez prolongé pour donner à une personne de quelque perspicacité et de quelque habitude du monde le droit de vous juger.

C'est précisément cette perspective un peu effrayante qui donne occasion à tant de maladresses. Il ne manque pas de gens qui pratiquent, en pareil cas, la détestable habitude d'apporter avec eux une sorte de répertoire semblable à ces monologues que la mode du jour met aujourd'hui dans la bouche des acteurs de salon. Ils ont, comme eux, un certain nombre d'anecdotes, de récits, de réflexions dont ils attendent ou cherchent le placement. Vous voyez alors ces étranges interlocuteurs garder le silence le plus obstiné et se refuser à toute ouverture, tant que vous n'abordez pas l'ordre d'idées où ils vous attendent. Non seulement ils se taisent, mais trop souvent leur silence est à peine poli : il s'y mêle visiblement de la préoccupation et une certaine impatience : ils souffrent ce que vous leur dites, ils ne l'accueillent pas.

Quel changement, lorsque, volontairement ou sans y prendre garde, il vous arrive de fournir un point de départ à leurs tirades favorites ! A partir de ce moment, ils ne tiennent plus aucun compte de ce que vous-même pourriez avoir encore à ajouter : les voilà partis ; ils déclinent

leurs propres idées, avec une régularité pour ainsi dire mécanique, jusqu'au moment plus ou moins lointain où ils seront arrivés au bout de leur rouleau. L'expression n'est presque pas ici une métaphore. Lorsqu'il est arrivé à un homme médiocrement capable de penser ou de peu de culture littéraire de recommencer plusieurs fois ou les mêmes récits ou les mêmes réflexions, ce sont les mêmes mots qui, par un enchaînement purement instinctif, reviennent d'eux-mêmes sur ses lèvres. Bien que la pensée lui ait appartenu primitivement, c'est aujourd'hui la mémoire qui agit. Il en résulte que toute cette suite de paroles finit en quelque sorte par se stéréotyper. Vous n'avez plus devant vous un causeur avec lequel vous échangez vos répliques, mais un écolier qui redit sa leçon ou un article de journal qui se répète lui-même.

Il convient, en pareil cas, pour s'aider à subir plus courageusement l'ennui de pareils entretiens, de se répéter qu'on n'est pas tenu de faire l'éducation de son interlocuteur. Il faut, pour rester un homme bien élevé, jouer avec complaisance le rôle de la victime et renoncer de bonne grâce à cet échange d'idées dont tout le mérite et tout le charme sont dans l'improvisation.

Sans passer ainsi à l'état de fossiles, beaucoup d'intelligences, on pourrait même dire la plupart des intelligences, subissent, en raison de leur milieu, de leurs préoccupations, de leurs sympathies, certains entraînements auxquels elles cèdent sans s'en apercevoir, de la même façon qu'une barque, même parfaitement orientée, dérive sous l'action des courants sous-marins. Le grand art d'un causeur aimable consiste précisément à diriger tout doucement l'entretien vers des parages tout à la fois familiers et agréables à votre partenaire. Ce n'est pas toujours en dominant les hommes qu'on vient à bout de s'emparer d'eux ; il est presque toujours plus sûr et plus adroit de leur fournir, au contraire, l'occasion d'étaler leur propre supériorité.

## VI

### Le dîner au point de vue intellectuel.

#### LA CONVERSATION GÉNÉRALE

La conversation de voisinage, étendue suivant l'occurrence à une distance plus ou moins lointaine, peut et doit suffire aux exigences des repas officiels ou des grands festins, lesquels rendent impossible toute communication d'une extrémité à l'autre de la table, si ce n'est peut-être par le moyen d'un toast, lequel a toutes les allures d'un véritable discours. Une maîtresse de maison, à moins qu'elle n'y soit contrainte et forcée, doit se garder de donner chez elle de pareils dîners ; et si, dans quelques circonstances exceptionnel-

les, elle se voyait imposer tout un peuple de convives, il serait beaucoup plus sage de dresser séparément un certain nombre de tables, de façon à laisser à chacune d'elle l'heureuse possibilité d'une conversation générale.

La conversation générale ! C'est là, en France surtout, un de ces plaisirs délicats et supérieurs auxquels nul autre ne saurait être comparé. Tout se prête ici à la plus heureuse harmonie : chacun des assistants est placé sur le pied d'une égalité parfaite ; l'éclat des lumières et la façon même dont les convives sont placés permettent de distinguer les moindres nuances de la physionomie ; le rapprochement des distances conserve à la voix sa portée, et les moindres inflexions se font sentir avec toutes leurs nuances ; les attitudes elles-mêmes, la grâce et la sévérité des costumes, y apportent leur commentaire ; la décoration de la salle, le parfum des fleurs, le reflet de l'argenterie et des cristaux provoquent une sorte d'excitation et répandent un sentiment de bien-être favorable à la liberté de l'esprit et à l'essor de la pensée.

Il ne faudrait pas cependant abandonner cette conversation aux hasards et aux malchances qu'elle pourrait courir. On la verrait tour à tour languir sans pouvoir prendre son vol, se traîner dans des banalités et des redites, ou, au contraire, entraînée par l'impétuosité communicative de quelque parole trop fouguese, dégénérer en un tumulte confus, ou peut-être même en altercations violentes.

C'est ici le cas de répéter le mot de Bossuet : « Il ne faut rien laisser au hasard de la fortune, de ce qui peut lui être enlevé par la sagesse et par la prudence. » Le rôle du maître et surtout de la maîtresse de la maison peut être comparé ici à celui d'un chef d'orchestre qui indique le morceau, donne le signal de l'attaque, règle le mouvement, éteint l'accompagnement lorsqu'il faut mettre en relief les solistes, marque la fin d'un point d'orgue, indique et provoque les rentrées. Ce rôle est tellement élevé au point de vue littéraire qu'il a suffi pour rendre célèbres certains noms, à l'égal des plus grandes renommées d'orateurs et d'écrivains. Il ne faut pas, pour gouverner à table une conversation des gens du monde, la provoquer, la soutenir, l'arrêter à propos, moins de tact, d'intelligence et de résolution que n'en demande la conduite des débats dans une assemblée politique ou dans une académie.

Quelques maîtresses de maison croient bien faire en mettant, de leur propre initiative, une question sur le tapis comme on pourrait le faire dans une réunion de gens de lettres. Il est rare qu'une pareille tentative réussisse. L'assemblée se montre d'ordinaire un peu dépaysée et un peu surprise à l'apparition inattendue de ce sujet que rien n'appelle. Il faut absolument, pour qu'une conversation en commun soit un peu suivie

et un peu heureuse, qu'un certain courant y porte de lui-même les esprits. C'est affaire à la maîtresse de la maison, lorsque ce courant se prononce, de lui ouvrir un débouché au lieu de le laisser se ralentir et se perdre. C'est à elle à distinguer, parmi les propos qui s'échangent et les répliques qui se croisent dans un demi-jour discret, quelles sont celles qui gagneraient à être mises en lumière et qui peuvent se prêter à une heureuse variété d'aspect. Une fois l'impulsion donnée, il appartient encore à la maîtresse de maison de ne pas laisser se taire et se dissimuler tels esprits délicats et supérieurs qui seraient tout disposés à se passer des petits succès de la soirée. Elle seule est en mesure, à propos du sujet qui se débat, d'adresser à tel ou tel convive une question directe, de façon à le mettre en demeure, par cette interrogation, de déployer à son tour les grâces de son esprit ou les ressources de sa science.

Il va sans dire que la tâche de la maîtresse de la maison se trouve singulièrement simplifiée par le choix qu'elle aura fait de ses convives. Encore bien que l'urbanité française et nos vieilles habitudes de politesse permettent de réunir sans inconvénient à la même table des personnes d'opinions et de sentiments fort opposés, il n'en est pas moins vrai que le plus sûr est encore de ne pas exposer à un contact trop immédiat et trop prolongé, sinon des ennemis, du moins des adversaires. Il y a toujours quelque danger de voir se prononcer un différend ou s'engager une querelle. Si cette extrémité se trouve évitée par le savoir-vivre et la bonne volonté réciproques des interlocuteurs, il n'en est pas moins vrai qu'il leur en coûte pour se faire ainsi violence, et cette contrainte, malgré les dehors polis sous lesquels on la dissimule, n'est assurément pas faite pour donner du charme à l'entretien. C'est déjà bien assez qu'une maîtresse de maison soit exposée à toutes les rencontres, à tous les froissements, à tous les choes qu'elle n'a pu prévoir. Heureusement ici son autorité est souveraine, et s'il ne lui est pas toujours facile de lancer la conversation dans la direction qu'elle aurait choisie, il est toujours possible de la retenir, dût-elle faire en paroles un coup d'État. Il suffit d'une exclamation placée à propos sous la forme d'une plainte, d'un vœu ou d'une prière, pour écarter à temps telle question religieuse ou politique dont la paix du dîner serait assurément troublée.

Il ne faudrait pas avoir peur outre mesure des lieux communs, ni les écarter avec trop de rigueur de la conversation générale. Ces lieux communs, en pareille circonstance, ne présentent point le caractère de banalité qu'on pourrait craindre. L'événement du jour a beau être ressassé et commenté devant vous de mille manières, il est bien probable qu'avec tant de personnes bien informées, vous ne laisserez pas d'en-

tendre dire quelque chose de nouveau. Il n'est pas d'ailleurs sans charme, pour tant de personnes qui ont eu déjà l'occasion d'y réfléchir et d'en parler, de sentir devant elle un nouvel auditoire capable de les écouter une fois de plus. On n'est pas fâché de trouver ainsi le placement de quelques développements heureux, auxquels leur première réussite présage de nouveaux et infaillibles succès.

Il arrive de plus en plus souvent que l'amphitryon sert à sa table un convive de choix dont la supériorité est acceptée et la façon notable. Il est bien entendu d'avance que celui-là prendra les guides de la conversation, que tels ou tels assistants lui donneront la réplique, et que le reste des convives, semblable aux chœurs de l'Opéra-Comique, se contentera d'exprimer une approbation et une admiration collectives. Nous sommes évidemment à l'époque des monologues, et ce n'est pas sans raison que le débit plus ou moins heureux de ces sortes de compositions littéraires est répandu dans les salons. Cette exposition tout individuelle d'une seule personne est bien loin assurément d'avoir le charme et la variété des répliques qui se croisent et se répondent. J'ai entendu, à plus d'une reprise, des récits et des développements qui ne ressemblaient guère à des propos de table, et qu'on aurait pu, sans trop de changements, transformer en une conférence. Il faut se résigner à ce qu'on ne saurait empêcher : l'habitude que nous en avons tend d'ailleurs à atténuer cet inconvénient. Ce que je comprends beaucoup moins, c'est la complaisance de vanité avec laquelle tant de personnages se prêtent à cette mise en scène. Non seulement ils ne s'y refusent point, mais ils se montrent visiblement impatients de jouer leur rôle : ils se refusent et se dérobent à tous les sujets, répondant à peine par quelques monosyllabes distraits aux ouvertures qui peuvent leur être faites et attendant au contraire avec une impatience mal dissimulée les phrases et les mots qui peuvent leur fournir une entrée en matière. Il arrive ainsi que les rôles changent ; au lieu d'un auditoire bienveillant qui sollicite par son attention la complaisance du causeur à la mode, vous vous trouvez en présence d'un monsieur qui s'est préparé à parler et qui tient beaucoup à ne pas perdre l'effet de son travail.

C'est surtout à table qu'une véritable égalité doit régner entre les convives et que chacun doit veiller à ne point s'imposer aux autres. Là, suivant les règles de la bonne compagnie, le dernier sous-lieutenant redevient l'égal de son colonel, et le maréchal lui-même doit parler avec la même déférence, et la même discrétion que tous les autres. Pourquoi faut-il qu'il n'en soit plus ainsi ; jamais le supérieur ne s'est imposé avec tant de morgue que depuis le temps où l'inférieur a complètement perdu le respect.

## VII

## Après le dîner.

Au sortir de la table, le café se prend au salon.

Aucune raison dans le monde ne saurait autoriser une maîtresse de maison à le faire servir par les domestiques ; tout au plus pourrait-on s'y résoudre si le grand nombre des invités y opposait une difficulté matérielle. Le grand âge lui-même ne suffit pas pour dispenser de ce devoir, et il devient aussi séant que naturel, en pareil cas, de se faire aider par quelque parente ou d'avoir recours à la bonne grâce de quelqu'une des plus jeunes invitées. On évite ainsi cette apparence d'auberge que donne toujours à un repas l'intervention exclusive des gens d'office. Il naît d'ailleurs de cette condescendance féminine toute une série de mouvements et de paroles qui détentent et animent le salon.

Hélas ! cet échange heureux d'esprit et de gaieté, de politesses et de confidences, de fines allusions et d'aimables plaisanteries, va se trouver tout d'un coup brutalement interrompu. Il ne reste plus qu'un bien petit nombre de maîtresses de maison qui ne fassent pas aux hommes la concession du cigare après le dîner. On ne s'attend pas à trouver ici des doléances déplacées et inefficaces contre cette transformation de nos mœurs. Il est bien regrettable assurément que le besoin de fumer soit devenu assez impérieux chez les hommes, pour les faire si aisément passer par-dessus la suprême inconvenance de lâcher tout d'un coup la compagnie au moment même où l'entretien a le plus de charme et de liberté.

En revanche et pour être tout à fait juste, il faut bien reconnaître que les dames ne sont pas non plus sans avoir quelques torts de leur côté. Beaucoup d'entre elles ont accepté la disgracieuse habitude de trouver un certain charme à se débarrasser de la présence des messieurs. C'est, pour plus d'une, le signal et l'occasion d'entretiens plus frivoles. Cette remarque est si vraie que si un personnage plus âgé ou quelques jeunes gens mieux élevés se dispensent de se rendre au fumoir, ils ne tardent pas à sentir que leur présence devient gênante et incommode pour ces dames. Il ne leur reste guère d'autre ressource, malgré toute leur bonne volonté, que d'aller comme les autres s'imprégner de l'odeur du cigare, odeur d'autant plus désagréable pour eux qu'ils ne fument pas eux-mêmes.

Il y aurait bien des choses à dire sur la trop grande liberté de la conversation entre hommes, comme aussi sur la trop grande frivolité de la conversation entre femmes. Aussi quand la société se recompose, il y a là une dissonance et un désaccord dont tout le monde sans exception

ressent l'impression désagréable. Il est tout à fait rare que la conversation reprenne et se continue avec le même entrain et le même bonheur qu'elle avait au dessert; et cependant avec l'habitude des diners tartifs il n'est guère d'usage, à moins qu'on n'ait son salon ouvert par habitude ou une soirée annoncée par invitation, il n'est guère d'usage de rien entreprendre ou de faire ouvrir une table de whist; tout au plus offre-t-on le thé après un intervalle de temps suffisant.

Il faut cependant que ce temps-là soit rempli par autre chose que par le silence. C'est alors que s'accroît de plus en plus l'inconvénient qui résulte de cette séparation des deux sexes. Lorsque les hommes, après leur escapade toujours un peu honteuse, se décident enfin à rentrer au salon, parfois après des sommations réitérées, il est tout simple qu'ils soient tentés de continuer entre eux la conversation déjà commencée, et les femmes qui sont assises en rangs serrés et impenétrables vis-à-vis de ce bataillon debout, en font autant de leur côté : elles continuent leurs variations sur les chiffons et les toilettes. Ainsi ces gens qui auraient tant d'esprit si on les mettait ensemble, s'amoindrissent et s'ennuient séparément, sans faire, de part et d'autre, aucun effort et aucune avance pour renouer l'entretien.

Cependant il ne devrait pas être nécessaire de dire à un homme bien élevé qu'il ne doit pas laisser s'écouler le reste de la soirée sans s'approcher de nouveau des personnes dont il a été le voisin à table. S'il négligeait cet acte de politesse, ce serait avouer trop hautement que les relations établies par la contiguïté des places étaient non pas un agrément, mais une contrainte, et qu'il a, en les suspendant, non pas éprouvé une privation mais conquis sa délivrance. Revenir auprès de la même personne, c'est, au contraire, comme les convenances l'exigent, témoigner publiquement de la satisfaction qu'on éprouve à reprendre et à prolonger l'entretien suspendu par la fin du repas.

Le rôle et l'influence de la maîtresse de la maison sont plus grands encore dans ce gouvernement de la soirée que pendant le temps même du dîner. Ici, elle a à sa disposition des moyens d'action bien divers, et il lui appartient d'en faire un usage adroit et vigilant. Sans doute elle n'a plus la ressource, pour mettre en relation les divers convives, de les nommer les uns aux autres puisque cette présentation a déjà dû se faire avant le dîner, mais il lui appartient de se mouvoir et de circuler avec plus d'aisance que les autres dans ce cercle restreint : elle peut, par une question adroite, provoquer de part et d'autre les répliques de deux personnes différentes, et ces deux personnes qui n'avaient l'intention ni de s'interroger ni de se répondre, se trouvent tout naturellement en rapport au moment où la maîtresse de maison se dérobe et les met ainsi en demeure de continuer l'entretien.

Ce serait sortir de notre sujet que d'insister en détail sur les mille ressources auxquelles l'amphitryon peut avoir recours pour éviter les langueurs et les défaillances de la conversation. On s'étonnera peut-être de nous entendre dire qu'en un sujet si éminemment spiritualiste, la disposition matérielle du salon joue un rôle beaucoup plus important que certaines gens ne sont disposés à le croire.

Il arrive plus d'une fois que des personnes peu habituées à recevoir croient faire merveille en débarrassant le plus possible leur salon et en rangeant les meubles contre les murs : le milieu de la pièce forme ainsi une sorte de cirque ou d'arène qui demeure vide pendant que les dames sont assises tout autour sur des fauteuils à la façon des spectateurs d'une salle d'escrime. Cette enceinte, que le très petit nombre des messieurs ne saurait suffire à combler, apparaît bientôt, d'un bord à l'autre, comme une sorte de désert infranchissable : les dames n'osent point s'y aventurer, et les cavaliers eux-mêmes ne se risquent pas toujours facilement à franchir cet espace sous les regards croisés de la galerie.

De là cette coutume si commode et si rationnelle d'encombrer volontairement son salon de meubles destinés à servir de point de repère aux regards et de point d'appui à la conversation. Dès que vous avez derrière vous une table, une grande jardinière, un piano favorablement placé, vous pouvez vous en servir pour y adosser un siège et constituer ainsi dans un des coins de ce vaste appartement une causerie plus suivie et plus intime. On évite ainsi cet insupportable fléau du silence ou l'inconvénient plus pénible encore des conversations mal organisées, où deux hommes d'esprit ne sauraient échanger quelques pensées sans attirer l'attention des sots qui gardent le silence et prennent ensuite leur malveillance pour une critique.

#### CONCLUSION

Toutes les réflexions qui précèdent me semblent aboutir sans effort à une seule et même conclusion.

Le savoir-vivre à table constitue toute une série d'obligations dont on ne saurait ignorer la délicatesse ni braver la rigueur. Il m'a paru qu'il était essentiel d'attirer sur ce point l'attention de la jeunesse. Il n'est pas aussi facile de s'instruire à figurer dans un repas qu'à apprendre beaucoup d'autres coutumes. On n'est plus tout à fait de la première jeunesse lorsqu'on prend place à un festin d'une certaine importance; presque toujours on a dépassé cet âge heureux où la maladresse passe encore pour de la naïveté, où l'inexpérience n'est qu'un charme de plus, où l'apprentissage de la vie est encore possible et même gracieux. Il est donc meilleur, à tous

les titres, de ne se rendre, même à sa première invitation, qu'après avoir fait toutes ses réflexions et pris tous ses renseignements. Le premier venu se donne assez de peine, même dans les écoles du peuple, pour apprendre à parler et

à écrire correctement, il faut bien se persuader que le savoir-vivre, dans tous les actes de notre vie, n'est pas autre chose que l'orthographe de la bonne compagnie.

ANTONIN RONDELET.

## BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

### LE PRINCE ALBERT DE SAXE-COBOURG

ÉPOUX DE LA REINE VICTORIA

- *D'après leurs Lettres, Journaux, Mémoires*  
(Traduit de l'anglais de sir THÉODORE MARTIN)

PAR AUGUSTUS CRAVEN

(TROISIÈME ARTICLE)

La grande révolte des Cypaies dans les Indes donna bientôt à l'Angleterre et à sa souveraine les plus justes motifs, d'angoisse. Trente mille hommes avaient quitté l'armée, la ville de Delhi était en leur pouvoir, la vie des nationaux anglais se trouvait en péril et la position de l'empire Britannique était menacée aux yeux du monde : l'Angleterre apprit avec horreur la nouvelle des massacres et des tortures par lesquels les insurgés avaient signalé leurs premiers succès (1857). Chaque courrier des Indes apportait des nouvelles funestes : Lucknow assiégé, les massacres de Cawnpore, la révolte des régiments hindous ; la reine désira joindre la prière aux efforts humains : et, à sa demande, l'archevêque de Cantorbéry ordonna un jour de jeûne et d'humiliation : la lutte fut assez longue et sanglante ; enfin, l'Angleterre triompha, et depuis cette époque, elle règne sans conteste sur l'empire du Gange, et la veuve du prince Albert a vu poser le diadème impérial sur son front courbé par les chagrins.

Nous passerons rapidement sur ces dernières années, la vie de famille de plus en plus heureuse n'est troublée que par les points noirs de la politique ; cependant un autre nuage sombre commençait à planer sur la reine Victoria : la santé du prince Albert s'altérait, de grandes fatigues intellectuelles altéraient sa constitution, il s'était surmené, mais celle dont il était la vie ne voyait pas encore de danger pressant ; ils écrivaient tous les deux, le vingtième anniversaire de leur mariage, à leur ami, le baron Stockmar :

« Je ne puis laisser passer ce jour sans vous écrire au moins quelques mots. Il y a vingt ans aujourd'hui que j'ai été uni à la Reine, dans la chapelle de Saint-James ! Depuis lors, nous avons traversé bien des vicissitudes, et nous avons fait de grands efforts pour opérer le bien ; si nous n'avons pas toujours réussi, nous avons la bonne volonté, et nous devons bénir Dieu... Nous sommes tous bien. Les enfants nous préparent une surprise qui doit demeurer un secret impénétrable jusqu'à six heures. Que tout bien vous soit donné. »

La Reine ajoute :

« Les paroles sont impuissantes pour exprimer ma reconnaissance et mon bonheur. Je voudrais oser croire que je l'ai rendu aussi heureux que je le suis moi-même. Ce n'est pas du moins ma tendresse ni mon dévouement qui sont en défaut. Qui peut en inspirer plus que lui ?... »

Un premier deuil signala l'année 1861 : la reine perdit sa mère, la duchesse de Kent, mère respectée, adorée... elle a décrit elle-même ses derniers instants.

« Vers huit heures, écrit la reine, Albert m'a fait quitter la chambre pour quelques instants, mais je n'ai pu demeurer dehors. En rentrant, j'ai trouvé les deux fenêtres et les portes grandes ouvertes. Je m'assis sur un tabouret et pris sa chère main dans la mienne. La pâleur de la mort se répandait sur ses traits : jusqu'à une demi-heure avant la fin, ses joues avaient conservé la teinte rosée qui leur était habituelle ; ses traits s'allongeaient, la respiration devenait plus difficile. Je tombai à genoux, tenant toujours sa main chérie, encore chaude et douce, quoique plus lourde dans les miennes. Je sentais que la fin arrivait. Lorsque Clark sortit pour appeler Albert et Alice, je restai seule, les yeux fixés sur son doux visage, et sentant mon cœur se briser. C'était un spectacle solennel et sacré que jamais, jamais je n'oublierai ! »

« La respiration devenait de plus en plus faible; puis elle cessa, mais la physionomie ne changea pas, les yeux restaient fermés comme ils l'avaient été depuis une demi-heure... Tout était fini au moment même où l'horloge sonnait neuf heures et demie. Éperdue et sanglotant, je pris encore une fois sa main et la couvris de baisers. Albert me prit dans ses bras et m'emporta dans la pièce voisine, pleurant lui-même à chaudes larmes, chose rare pour lui, quelque profondément sensible qu'il soit. Il me serra sur son cœur. Je demandai si, en effet, tout était fini; il me répondit: Oui! Au bout de quelques instants, je rentrai de nouveau dans la chambre pour regarder encore une fois ma mère. Elle était toujours assise, mais pâle comme le marbre. Mon Dieu! quel aspect imposant! quel mystère! mais quelle fin bénie! Sa douce âme est en paix! ses souffrances sont terminées! Moi, moi, moi, enfant désolée! ayant perdu la mère que j'ai si tendrement aimée, de laquelle je n'avais été séparée pendant quarante années que pour quelques semaines. Mon enfance... tout... semblait revenir à ma mémoire. Il me semblait avoir vécu toute ma vie, avoir vieilli tout d'un coup! Ce que j'avais redouté, l'idée que j'avais combattue, chassée pendant des années, était devenue une réalité. »

Au mois de novembre, la santé du prince s'altéra profondément; il dut renoncer à ses occupations ordinaires: la mort arrivait sans qu'on osât pressentir sa venue. La reine ne quittait presque pas son époux; elle écrivait dans son journal ses impressions d'espoir ou de tristesse; on y lit ceci:

« J'ai trouvé mon Albert si bon, si affectueux! » il était de nouveau lui-même, quand je suis allée lui mener la petite Béatrice, qu'il a embrassée. Il a même ri de bon cœur quand je lui ai fait réciter des vers en français; puis il a pris sa petite main dans la sienne, l'y retenant quelques instants, et elle, debout, le regardant; ensuite il s'est assoupi, ce qui lui est arrivé plusieurs fois dans la journée; je l'ai quitté pour ne pas le déranger. Quelle cruelle épreuve! Être privée pendant si longtemps de mon guide, mon soutien, mon tout! — Mon cœur semblait vouloir éclater; je me remettais, cependant, en pensant combien de personnes, sans être très malades, ont la fièvre. La bonne chère Alice est très courageuse et fait tout pour me consoler. »

Après le dîner de la reine, quand elle revint auprès de lui, le prince lui fit le plus doux accueil.

« Il paraissait si content de me voir! il me frappa doucement sur la joue en souriant, et m'appela sa chère petite femme! *liebes Fräulein!* O mon précieux amour! sa tendresse ce soir, quand il tenait mes mains dans les siennes et me caressait le visage, m'a touchée

» jusqu'au fond de l'âme! Comme il passait d'une chambre à l'autre, il se tourna vers la belle peinture sur porcelaine de la Madone qu'il m'a donnée il y a trois ans, et demanda à s'arrêter pour la regarder. Il aimait tout ce qui est beau. Quand je retournai auprès de lui, après une courte absence, je le trouvais un peu agité, à propos de ses lettres que le docteur Jenner lui demandait de me laisser ouvrir (elles regardaient Alfred et Léopold); comme hier, quand je lui ai demandé cette permission, il me l'a refusée, craignant qu'elles ne contiennent des mauvaises nouvelles; mais j'ai fini par le tranquilliser, et ensuite il m'a priée de les lui lire... Je suis sortie un instant sur la terrasse avec Alice. La musique jouait dans le lointain, et j'ai éclaté en larmes. Je me suis hâtée de rentrer dans sa chambre, où j'ai trouvé le docteur Watson; je lui ai demandé s'il ne trouvait pas Albert mieux, puisqu'il paraissait avoir plus de forces, quoiqu'il ne fit aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Il me répondit: « Nous sommes très alarmés, mais nous ne renonçons pas, nous ne voulons pas renoncer à l'espérance. » On n'a pas permis à Albert de se lever pour prendre un peu de nourriture. Cela épuisait ses forces. « Le pouls se maintient, dirent-ils, il ne s'affaiblit pas. » Chaque heure, chaque minute, est autant de gagné, et sir James Clark espérait encore. Il avait vu des crises plus graves; mais c'était la respiration qui était alarmante; elle devenait de plus en plus rapide. Une teinte bleuâtre se répandait sur son visage et sur ses mains. On disait que ce n'était pas un bon signe. J'en fis l'observation au docteur Jenner, et mes craintes redoublèrent en voyant que lui aussi l'avait remarqué. Albert s'est croisé les bras, puis a commencé à arranger ses cheveux comme il le faisait quand il s'habillait et qu'il se portait bien; ils ont dit que tout ces symptômes étaient mauvais! C'est étrange! c'était comme s'il se préparait pour un autre et plus grand voyage.

» Vers cinq heures et demie, écrit-elle, je reviens m'asseoir à côté de son lit, que l'on avait placé au milieu de la chambre. *Gutes Fräulein* (1), me dit-il; et il me donna un baiser, il poussa un soupir douloureux, non de souffrance, mais comme s'il sentait qu'il me quittait. Il posa sa tête sur mon épaule, et je passai mon bras sous le sien; puis il dit quelques paroles sans suite, et il parut s'assoupir; pourtant il semblait savoir tout ce qui se passait; je ne pouvais pas toujours saisir ce qu'il disait. Il parlait quelquefois en français. Alice est entrée et l'a embrassé, et lui prit la main. Bertie, Hélène, Louise et Arthur l'ont baisé; mais il sommeillait et ne les a pas aperçus... »

(1) Bonne petite femme.

Mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées qu'un changement effrayant se manifesta sur les traits du prince. Sir James Clark, voyant que le moment fatal approchait, pria la princesse Alice de rappeler la reine. Ne comprenant que trop la portée de ce rappel soudain, elle s'élança dans la chambre, et sans prononcer un mot se jeta à terre auprès du lit, et saisit la main de son époux que le froid de la mort commençait à envahir. La princesse Alice s'agenouilla vis-à-vis d'elle, et au pied du lit le prince de Galles et la princesse Hélène. A quelques pas en arrière se tenaient le prince Ernest de Leiningen, les médecins, Lohlein et le colonel Robert Bruce, gouverneur du prince de Galles. Derrière, la princesse Alice, Gérard Wellesley, doyen de Windsor, sir Charles Phipps et le général Grey.

Dans le silence solennel de cette chambre mortuaire on sentait une désolation sans nom. Une grande lumière se voilait pour les siens, pour l'Angleterre, pour le monde. Un époux, un père, un ami, un maître devenu cher à tous par tout ce qui peut conquérir l'amour des hommes, allait disparaître; ce regard aimant s'éteignait; cette bouche qui avait proféré tant de paroles viriles et donné de si sages conseils allait devenir muette pour toujours...

Avec la mort d'Albert se clôt ce beau livre. L'auteur n'a pas dit le deuil de la reine, ni l'éternelle douleur dont ses jours sont marqués, l'Europe entière sait que pour elle le *Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus* s'est réalisé. Nous avons rendu compte de ce travail quoique, catholiques et Français; nous aurions pu faire à son égard quelques restrictions, mais notre intention était d'offrir à nos lectrices le tableau d'une vie de famille admirable et des plus hautes vertus dans le rang le plus élevé. Il y a là un modèle à imiter.

M. B.

## L'AMBITIEUSE

PAR MICHEL AUVRAY

Ce petit récit peint avec vérité la marche ascendante d'une passion dans l'âme. Elise ne désire d'abord qu'un bon mariage, désir assez légitime, mais ce qui est moins bien, elle *souffle* à une amie, à une bonne et douce jeune fille, le fiancé qui lui était promis; devenue riche, elle n'a qu'une pensée, les honneurs, il faut que son faible et complaisant mari soit député; elle s'y emploie de toutes ses forces; elle jette dans le feu des élections cette fortune qui n'est pas la sienné, elle rend malheureux son mari et sa belle-mère, elle accumule les folies sur les folies, les dettes sur les dettes, et lorsque le jour de l'élection arrive, elle voit, son mari voit aussi, et le public avec lui, que la ruine de leur maison est complète. Le luxe et le besoin de paraître ont tout consumé. Les biens sont vendus et un humble emploi de receveur de la poste remplace le château, la ferme, toute l'opulente situation de la famille. Là, Elise commet une faute nouvelle et plus grave : pressée par une dure créancière, elle dérobe 1,200 francs à la caisse de l'État; la place est perdue, tout serait perdu, sans l'intervention de Marthe, la jeune fille sacrifiée autrefois à Elise, qui répare d'une main charitable les erreurs de sa compagne. Elise devient la fermière de Marthe, punition trop douce, mais qu'elle n'accepte qu'avec des révoltes d'indignation.

Ce caractère, très vrai peut-être, n'est pas aimable, mais le livre est très attachant.

M. B.

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris.  
— Prix, 2 francs.

## RIVALITÉ

(SUITE)

### XIX

#### LES DEUX JEUNES FILLES



QUATRE années s'étaient écoulées, laissant les deux familles dans leurs habitudes et leur situation; M. Dhainault vieillissait, sa femme conservait ses forces et les dépensait pour son mari et pour les pauvres qu'elle aimait de plus

en plus; Alix la suivait dans cette voie et gardait religieusement son deuil de veuve; Adrienne grandissait et tenait les promesses de son aimable enfance; Charlotte vivait à l'ombre, dans une profonde paix, partage heureux de ceux qui se confient absolument à Dieu. Il était en effet intervenu dans ses affaires par la main d'Alix; ce travail doux et noblement rémunéré, cette tranquillité, cette sécurité dont jouissait Charlotte étaient, sans qu'elle le sût, l'œuvre de sa rivale. Alix veillait toujours; son ingénieuse

tendresse ne se lassait pas; dans cette âme fidèle les souvenirs restaient debout et vivants; elle avait créé à Charlotte une position réellement heureuse, le travail et l'indépendance sont les grandes joies d'une âme fière, et Charlotte les goûtait avec d'autant plus de plénitude que ce n'était pas pour elle seule qu'elle agissait.

Sur ce labeur féminin, au moyen de ces soies, de ces laines que son aiguille manœuvrait sur le canevas et qui y faisaient éclore fleurs et feuillage, elle avait pu réaliser quelques économies et s'assurer ainsi pour l'avenir un peu de sécurité. Elle avait trop connu cette situation terrible, qui côtoie la misère, où tous les jours l'on est prêt à sombrer dans le gouffre, à subir les abaissements des emprunts, des dettes, des supplications à des amis devenus indifférents, ou à des créanciers devenus impitoyables. Elle s'était résolue à éviter ce cortège de malheur et d'humiliation que la pauvreté traîne avec elle, mais plus précieuses encore lui furent ses économies, lorsqu'elle vit qu'elles pouvaient ouvrir à son fils l'avenir qu'il souhaitait.

Il touchait à la fin de ses études, et jusqu'alors il n'avait pas parlé de ses vûes, ni de ses désirs; peut-être craignait-il d'affliger sa mère en lui exprimant des vœux qu'elle n'aurait pu accomplir; comme elle, Robert avait une âme discrète et ferme, capable de silencieux sacrifices, et déjà il acceptait une destinée morne, sans horizon, antipathique aux goûts et aux aspirations de son esprit. Mais le devoir commandait: n'était-il pas le soutien de sa mère, de sa sœur, ne devait-il pas tâcher de rendre ce qu'il avait reçu?

Jamais il ne s'était prononcé sur la carrière qu'il eût souhaitée; il venait de terminer sa classe de rhétorique, il avait apporté à sa mère des couronnes et des livres, et, comme de coutume, il profitait de ses vacances pour lui tenir fidèle compagnie: il n'avait pas de camarades, il ne sentait pas le besoin de distractions, il n'avait pas même d'amis, quoiqu'il fût obligeant et bon; mais la gêne, l'affliction qui pesaient sur les siens l'avaient rendu timide; il ne se trouvait bien qu'auprès de Charlotte: là, son âme se dilatait, il redevenait jeune avec sa sœur et enfant avec sa mère; il demeurait auprès d'elle, il lisait à haute voix pendant qu'elle travaillait, et souvent à un beau passage du Père Gratry ou des *Moines d'Occident*, ensemble ils levaient les yeux, émus par la même sympathie jouissant de la même façon par l'oreille et par le cœur, ils causaient, ils causaient d'Anne et de son avenir:

« Je ne veux pas qu'elle soit institutrice et qu'elle vous quitte, ma mère!

— Que faire pourtant d'une fille bien née? quel état lui donner?

— Je ne sais pas encore, mais je sais que je ne veux pas qu'elle soit le souffre-douleur de quelque méchante petite fille et d'une famille qui

croirait lui faire grand honneur en la faisant dîner à table. Ma pauvre Anne! si délicate et si timide! tu sais, maman, que madame de Girardin comparait les institutrices et les demoiselles de compagnie à des tortues sur lesquelles on marche?

— C'est assez vrai, mais encore! et toi-même, Robert, que feras-tu?

— Ah! maman, que ferais-je bien, si ce n'est d'essayer de gagner un peu d'argent, comme commis, comptable! c'est le seul métier pour lequel il ne faille ni examen, ni concours, ni études spéciales.

— Mon fils, tu me semblais fait pour quelque chose de mieux: à quoi bon alors les études?

Robert se tut, sa figure s'assombrissait, et l'œil de sa mère devina le chagrin caché sous ce silence:

« Mon enfant, dit-elle, tu désirais un autre état? dis, ne me cache pas ta pensée! que voulais-tu?

— Mon Dieu! maman, rien de très extraordinaire, je ne suis pas ambitieux: j'aime la solitude, j'aime la nature, et je serais entré volontiers à l'École des Forêts de notre cher Nancy.

— Qui s'y oppose?

— Mais, mère, l'argent! ce cruel argent! il faut une pension de 1,500 francs pendant deux ans de séjour à l'École, et encore une pension de 600 francs durant la première année d'exercice.

— Si ce n'est que cela, répondit Charlotte en attachant sur son fils un regard affectueux, nous sommes en mesure.

— Maman!

— Mon cher enfant, depuis que le bon Dieu m'a envoyé ce travail si bien rétribué, ce travail dont je ne prévois pas la fin, j'ai pu faire des économies: passe les examens nécessaires, et tu entreras sans obstacles à l'école!

— Oh! maman! s'écria Robert en lui jetant les bras autour du cou, quel bonheur, mais acheté au prix de vos privations!

— Chut! dit-elle, ne parlons pas de cela. J'ai peu de besoins, et ma chère fille n'a pas souffert, elle qui se serait privée avec tant de passion pour toi qu'elle aime! Passe ton examen.

— Je vais m'y mettre, je travaillerai pour être digne de toi, maman, digne du nom de mon père, que tu as si religieusement gardé. Et quand je serai nommé garde général, nous vivrons ensemble, nous ne nous quitterons jamais.

— Tu renonces au mariage? répondit sa mère en souriant.

— Je suis marié d'avance avec vous deux, tiens, maman, j'ai lu un jour quelques lignes qui me sont restées dans la mémoire: c'est là le bonheur auquel j'aspire.

— Dis-les!

— *Vivre de peu et avec peu de monde, défendre l'intégrité de sa conscience par des besoins*

bornés dans le corps et des satisfactions dans l'âme, voilà mon idéal.

— Il est beau, mon fils : c'est l'idéal d'une vie religieuse. Et notre Anne pourrait bien aspirer à cette vie, dans le cloître et non au fond des bois.

— Tu penses, maman ?

— Oui, si elle vit, je la trouve trop délicate : elle me donne du souci.

— Quand elle vivra près des bois, elle se fortifiera. C'est si beau et si doux, les ombrages : on n'est bien que là... »

Sa mère sourit, l'embrassa et lui dit :

« Adieu, forestier ! je vais rejoindre Anne au jardin ; je crains l'air du soir pour elle. »

Lorsque Alix apprit de la bouche de sa mère, qui tenait ce secret du directeur du collège, les projets de Robert et les prudentes économies de Charlotte, elle se fâcha comme les agneaux se fâchent.

« O mère ! dit-elle, et moi qui voulais les aider ! je ne faisais qu'y songer, et voilà qu'on me désarme et que ma bonne volonté est inutile. Méchante Charlotte ! elle me prend tout mon plaisir !

— Que tu es enfant, ma bonne chère enfant ! lui dit sa mère : est-ce que l'occasion ne se retrouvera pas ? Sois donc généreuse, et réjouis-toi de trouver de nobles qualités dans l'âme de ta protégée.

— Tu as raison, mère, j'attendrai, mais il me tarde ! »

L'attention d'Alix fut bientôt dirigée d'un autre côté, et aux préoccupations délicates de sa charité succédèrent les préoccupations maternelles, si vives, si poignantes dans toutes les âmes et surtout dans la sienne, qui, de la vie, ne connaissait que les affections. Adrienne avait treize ans, elle était grande, plus qu'on ne l'est à son âge, et ses forces s'épuisaient dans cette croissance rapide ; les deux mères l'observaient avec inquiétude, tous les soins lui étaient prodigués, et pourtant, elle s'affaiblissait de jour en jour. La maladie se montra enfin, et un vieux médecin, ami ancien de la famille, fut mandé. Il regarda, ausculta, interrogea, et ne parut pas alarmé :

« Nous en triompherons, dit-il, ce n'est qu'une fièvre de croissance ; mais l'enfant est faible, délicate, et dans sa convalescence il faudra la soigner de près. »

Il revint pendant trois semaines, et à plusieurs reprises, il appuya sur les précautions qu'exigeait à l'avenir la santé d'Adrienne :

« Mais, docteur, lui dit Alix, expliquez-vous bien nettement : que faut-il que je fasse pour mon enfant ? je ferai tout !

— Parbleu ! je le sais bien ; ce que je vous commanderai est facile, puisque vous êtes dans cette heureuse situation à laquelle tout est permis. Eh bien, voici l'automne ; avant qu'il soit fini, avant que la neige et les vents glacés vien-

nent, vous partirez avec Adrienne pour Cannes, Nice, Menton, n'importe le choix de la plage, pourvu que vous ayez du soleil et des bains de mer. Voilà ce que je prescris, et j'ose garantir le succès de ma prescription.

— Docteur, vous serez obéi.

— Bravo ! et vous me remercirez. Je voudrais pouvoir en ordonner autant à toutes les mères qui ont des filles malades comme la vôtre.

— Vous en connaissez beaucoup ?

— Parbleu ! regardez autour de vous, la race dégénère, maladies de la moelle épinière pour les hommes, épuisement pour les femmes, appauvrissement du sang et des forces vitales, voilà ce que nous voyons tous les jours. Et si des jeunes filles soignées, dorlotées, nourries de blanc de poulet comme Adrienne deviennent anémiques, qu'est-ce des pauvres enfants des pauvres ? Si j'en connais ! tenez, dans mes visites journalières, j'en vois cinq : quatre pauvres petites filles poitrinaires, et une cinquième qui est absolument dans l'état de votre petite. Et celle-là pouvait attendre une meilleure destinée.

— Comment cela, docteur ?

— Ah ! vous voulez me faire causer... heureusement, j'ai encore cinq minutes. Eh bien, l'enfant dont il s'agit se nomme Anne Faveray... elle est fille d'un magistrat mort depuis longtemps, elle n'a que sa mère qui vit je ne sais comment, de sa plume ou de son aiguille... très honorable d'ailleurs, très distinguée... Votre père et votre mère ont connu sa famille... et tenez, un souvenir qui me revient ! les parents de M. Rhode étaient intimement liés avec les siens.

— Et la jeune fille ? demanda Alix.

— Elle est malade, elle s'étiole, je crains qu'elle ne vive pas, quoique je la soigne de mon mieux.

— Il lui faudrait, à elle aussi, le soleil du Midi et la mer ?

— Assurément ; aux mêmes maux les mêmes remèdes. Inutile d'y penser, mais le médecin souffre en voyant s'éteindre ces jeunes vies, faute d'un peu de soleil, ou, pour parler plus juste, faute d'un peu d'argent. Allons, à demain, chère madame ; du fer avant le repas...

— Docteur, dit-elle en le retenant, vos petites poitrinaires ont besoin de beaucoup de choses ; voici deux cents francs pour elles.

— Je les accepte, et merci. Au revoir, chère dame, à demain. »

Alix resta longtemps silencieuse et rêveuse, et lorsque madame Dhainault revint auprès d'elle, elle s'effraya :

« Adrienne ! s'écria-t-elle. Qu'a-t-elle ! tu as l'air si triste, ma fille ? Qu'a dit le docteur ?

— Rien que de rassurant, mère. Adrienne a déjeuné, elle lit, près d'un petit feu, un joli livre de madame de Stolz ; le bon docteur dit que son mal ne sera rien, mais...

— Il y a un *mais* !  
 — Il ajoute qu'il nous faut passer la mauvaise saison dans le Midi, à Cannes ou à Nice.  
 — Cela pourra se faire, Alix, s'il le faut absolument.

— Il l'assure.  
 — Eh bien, tu iras... tu emmèneras notre vieil Henri et ta femme de chambre ; je ne pourrai t'accompagner, ton père me réclame.

— Mère, que ce sera triste de te quitter !  
 — Pour le bien d'Adrienne...  
 — Oui ! il assure qu'elle reviendra tout à fait forte et bien portante ; il ajoute que bien d'autres jeunes filles auraient besoin de ce remède.

— Sans doute : il y a tant de malheureux.  
 — Mère, il dit qu'Anne Faveray, la fille de Charlotte, est tout à fait faible, anémique comme notre Adrienne, et qu'elle aura grand-peine à vivre, si elle n'a pas des bains de mer, et si elle ne vit à l'air chaud, au grand soleil... »

Madame Dhainault, à ces mots, ôta son pince-nez, ce qu'elle faisait toujours lorsqu'elle voulait voir clair, elle regarda sa fille, et lui dit :

« Tu as une bonne pensée !  
 — Tu as deviné ? tu approuves, mère ?  
 — Certainement. Il faudra de la diplomatie pour en venir à tes fins. Comment aborder madame Faveray ? comment lui demander sa fille pour l'emmener avec toi, car c'est là ce que tu veux, n'est-ce pas ?

— Précisément, tu m'as devinée comme tous les jours.

— Comment feras-tu ?  
 — Je parlerai au docteur, il nous aidera ; il effrayera ma pauvre Charlotte ; elle me confiera cette chère Anne, j'en aurai soin comme d'Adrienne, je les ramènerai triomphantes toutes les deux... et nous nous verrons, nous passerons notre vie ensemble, nous, les deux pauvres veuves... elle m'aimera ! je la forcerai à m'aimer.

— Ma bonne Alix, qui ne t'aimerait ! mais, dis-moi, es-tu sûre de l'éducation de cette petite Anne, que tu veux donner pour compagne à ta fille ?

— Elle a été élevée par sa mère, et elle a l'air si modeste et si réservé !

— J'espère que Dieu bénira ton intention, et que rien de mauvais n'en viendra... Parle au docteur ; moi, je vais préparer ton bon père à ce voyage qui vous laissera seuls... Ah ! enfants, enfants ! que de plaisir et de peine vous nous faites ! »

Cinq ou six jours après, madame Rhode, en jolie toilette noire, la voilette baissée sur son visage ému, sonnait chez madame Faveray. Ce fut Anne qui vint ouvrir, et, d'un coup d'œil, Alix observa cette aimable figure pâlie, cette attitude de souffrance et de faiblesse.

« Comme Adrienne ! » se dit-elle.

Anne la fit entrer dans un petit salon réservé aux visites de cérémonie, et pendant qu'elle al-

lait avertir sa mère, Alix put graver dans sa tête l'image de cette pièce froide, peu habitée, de ces meubles anciens qui n'étaient ni curieux ni rares, de ces vieilles gravures d'après Carl Vernet, de ces étroits rideaux blancs, de cette cheminée sans feu et sans glace, et de l'ordre, de la propreté extraordinaire qui rehaussaient cette pauvreté.

La porte s'ouvrit, Charlotte entra, et, pour la première fois, elles se virent de près. Charlotte trouva bien jolie encore cette veuve de trente-deux ans, si émue et si aimable à cause de son trouble même, et Charlotte, dans sa réserve et sa dignité, parut imposante à sa protectrice. Elles gardèrent un instant le silence ; enfin Alix, qui avait beaucoup pensé à ce qu'elle devait dire, prit la parole d'une voix un peu tremblante :

« Je me présente à vous, madame, sous les auspices d'un ami commun, le bon docteur Ambrun. »

Charlotte inclina la tête. Alix reprit :

« Il soigne en ce moment ma fille, fort affaiblie par sa croissance, il veut que j'aille avec elle dans le Midi, au bord de la mer... ma mère ne peut nous accompagner... nous serons bien seules, bien tristes... »

Elle s'interrompit, l'émotion lui coupait la voix ; Charlotte la regardait avec intérêt, elle continua enfin :

« Je veux vous dire, vous expliquer... entre mères, on s'entend toujours, n'est-ce pas ? Le docteur m'a dit que mademoiselle votre fille souffrait du même mal que ma fille : le même régime lui serait nécessaire... je viens vous demander si vous voudriez confier mademoiselle Faveray à mes soins ; elle serait la compagne, la sœur de ma fille ; nous serions toutes deux si heureuses de l'avoir ! dites, Madame, chère Madame, dites oui. Vous savez (et ici Alix rougit), la famille de M. Rhode et la vôtre étaient liées, c'est au nom de cette ancienne amitié que je vous demande une telle faveur. »

A son tour, Charlotte tremblait d'émotion ; elle prit la main d'Alix.

« Que vous êtes bonne, Madame ! lui dit-elle ; et comment n'accepterais-je pas le grand bienfait que Dieu m'envoie par vos mains ? Le docteur m'avait alarmée sur l'état de ma fille... j'avais peur... je la voyais mourante, je ne pouvais l'envoyer chercher la santé au loin... et vous venez la sauver... Ah ! Madame, jamais je ne pourrai assez vous remercier ! »

Elle avait des larmes dans ses yeux qui scintillaient sous ce voile humide : la joie, l'affection, la reconnaissance débordaient dans sa parole et son geste. C'était cette jeune rivale, envinée, détestée parfois, dans les moments noirs de la vie, c'était elle qui lui apportait le salut de son enfant. Et Alix ! un torrent de délices inondait son âme : elle avait surmonté sa jalousie, elle avait triomphé d'elle-même, et un bonheur, tel que

celui qu'on doit goûter au ciel, surabondait dans son cœur.

Elles restèrent un moment les mains unies; Alix reprit :

« Je reviendrai si vous le permettez; je vous présenterai ma fille, et nous prendrons jour pour le départ, le docteur nous presse; il veut que nous soyions à Cannes avant le 1<sup>er</sup> novembre.

— Adieu, Madame, je ne puis vous exprimer ce que je ressens, mais vous l'avez dit: les cœurs de mère se comprennent... jugez du mien par le vôtre! »

Elles se quittèrent. Le soir, Alix écrivit dans le livre fermé :

« J'ai vu Charlotte, je l'aime, elle m'aimera aussi, j'en suis sûre, nos chères enfants vont nous rapprocher à jamais. Je ne suis pas surprise qu'Adrien l'ait si constamment aimée: elle a tant de dignité et de bonté; ce n'est pas une pauvre

petite femmelette comme moi, c'est une nature plus haute et ferme. Et elle est encore belle! tu as raison de l'aimer, mais moi, je t'ai tant aimé, mon Adrien! Son Anne est extrêmement intéressante; tout m'a plu dans la maison, et leur Robert marche si droit! J'ai de ses nouvelles par ses anciens professeurs: il est aussi bon qu'intelligent et aussi laborieux que bon. Et religieux... sa mère a, de ce côté, la récompense de ses sacrifices: son fils sera un fidèle serviteur de Dieu. Sa fille vivra, et mon Adrienne avec elle puisera la santé dans les eaux bleues et sous le brillant soleil du Midi. Je suis contente plus que je ne l'ai été depuis longtemps; un seul point noir, c'est qu'il faut quitter père et mère. J'ai vécu en enfant jusqu'ici, sous leur ombre, et voilà que je dois agir en mère et emmener mes deux filles... Dieu sera avec nous... » M. BOURDON

(La fin au prochain numéro.)

## FELIZA

(SUITE ET FIN)

### XIV



ous n'avez pas faim, marquis ?

— Pardon; mais..... où donc est Feliza ?

— Feliza... — Un nuage passa sur les yeux de don Hernandez qui se rencontrèrent avec ceux de sa

fille. Ah ! dit-il avec un soupir, Feliza est partie.

— Partie ! Julio se leva comme pour s'élancer à sa recherche.

— Où est-elle allée ? demanda-t-il en se rasseyant, avec l'intonation la plus calme qu'il put trouver.

— Où ? C'est toute une histoire, mon cher enfant, et une histoire qui me met la mort dans l'âme. Depuis environ deux mois, Feliza me tourmente sans cesse pour que je lui permette de nous quitter. Elle voulait prendre une place de demoiselle de compagnie chez madame de Sandoz, dont le mari est nommé consul en France. Comme Feliza sait le français, madame de Sandoz désirait beaucoup l'emmener pour lui servir d'intermédiaire et de professeur, jusqu'à ce qu'elle-même sache cette langue, et aussi pour avoir à qui parler de son pays. Elle pro-

mettait de la traiter en amie et lui donner des appointements dignes d'elle. J'ai représenté à Feliza tous les inconvénients d'une telle situation, lui promettant non seulement de la garder toujours avec moi, mais de la doter convenablement quand elle désirerait se marier : rien ne l'a convaincue. Je lui ai parlé de ma tendresse, et lui ait dit comme il était triste pour moi qu'une maison étrangère pût avoir plus d'attraits pour elle que celle de son vieil oncle.

— Qu'a-t-elle répondu ? demanda Julio, mortellement pâle.

— Elle a répondu, en pleurant, que son départ était précisément une preuve de son affection et de sa reconnaissance pour moi, et que, plus tard, quand elle pourrait m'expliquer le motif qui la faisait agir aujourd'hui, j'en conviendrais moi-même. A bout d'arguments, je me suis décidé à m'adresser à son confesseur, le père Bernardo, et je l'ai prié d'user de son autorité pour la faire renoncer à cette idée.

— Eh bien ?

— Eh bien, le père Bernardo m'a répondu que ce projet méritait son entière approbation; qu'il m'engageait à laisser Feliza libre de l'exécuter, et que ma nièce avait une belle âme.

— Alors ?

— Alors, mon cher enfant, je n'avais plus qu'à

me résigner et à laisser faire, — et Feliza est maintenant avec madame de Sandoz.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de tout cela ?

— Elle m'avait fait promettre de le taire à tout le monde, même à Manuela ; la pauvre femme ne le sait que depuis ce matin. »

— Au moment même entra la nourrice, portant une assiettée de bunuelos. Sa figure bouleversée et ses yeux rougis indiquaient assez l'effet qu'avait produit sur elle la triste nouvelle.

« Manuela ! s'écria le jeune marquis, comment l'as-tu laissée partir ?

— Ah ! je ne le savais pas : ils me l'ont dit trop tard, sanglota la pauvre nourrice.

— Mais où est madame de Sandoz ? elle n'a pas eu le temps de s'éloigner beaucoup ?

— Je pense qu'elle part demain matin par le vapeur qui va à Cadix et qui doit chauffer à Santa-Maria à cinq heures... »

Le jeune homme n'attendit pas la fin de la phrase, il partit en courant : Feliza était encore à San-Lucar, il fallait la retrouver et la retenir....

## XV

L'amour vit de contraste, dit-on. A ce compte, il devait y avoir beaucoup d'amour dans le ménage de Sandoz. On eût difficilement trouvé un homme plus sec, plus froid, plus méthodique que le nouveau consul. Madame de Sandoz, au contraire, était une petite femme grasse, parlante et tourbillonnante, à vous donner le vertige. Sa vivacité prenait ce soir-là des proportions fébriles ; car le départ était fixé au lendemain, et les malles, disséminées dans toutes les pièces, se trouvaient loin d'être remplies. Le plus complet désordre régnait dans ce logis qu'on allait abandonner, mais il n'était qu'une faible image du désordre des pensées de la maîtresse de ce logis : elle perdait littéralement la tête. Tout ne semblait-il pas conspirer contre elle ? Sa couturière ne lui apportait point les toilettes commandées ; sa modiste se trouvait en retard ; il en était de même de son cordonnier, de son parfumeur ; enfin, pour rendre le désastre complet, elle ne voyait pas venir la demoiselle de compagnie qui devait lui servir à la fois de distraction et de truchement.

« J'aurais dû m'en douter, murmurait entre ses dents la pétulante petite femme ; elle affirmait avoir un grand désir de me suivre, mais cela avec une figure de l'autre monde ; aussi, je crois qu'il y a anguille sous roche. Si g'avait été une autre, je l'aurais bien fait parler, mais ces Hernandez sont de bonne famille, et l'on n'ose pas trop les questionner... »

Madame de Sandoz fût interrompue dans son monologue par l'arrivée de Feliza, qui, après avoir

sonné inutilement à la grille, avait pris le parti d'entrer. A peine eut-elle jeté un regard sur sa demoiselle de compagnie, qu'elle s'écria :

« Vous souffrez ? Voulez-vous de la menthe, du thé, du safran ?

— Non, je vous remercie ; ce n'est qu'une migraine, cela passera. »

La jeune fille promena sur les malles éparses un regard mélancolique, et offrit ses services qui furent acceptés avec empressement. Les emballages conduisirent jusqu'au dîner, qui fut silencieux. M. de Sandoz parlait peu d'ordinaire, et sa femme se trouvait gênée par l'abattement de Feliza qu'elle attribuait au chagrin qu'avait la jeune fille de quitter ses parents. On lui proposa de se coucher aussitôt après le dîner, pour guérir sa migraine ; elle saisit volontiers ce prétexte de quitter ses hôtes et monta dans sa chambre où, du moins, elle aurait la liberté de pleurer à son aise.

La fenêtre était ouverte, la soirée magnifique, la mer calme, Feliza ne put résister au désir de voir une dernière fois cette plage sur laquelle elle avait joué si souvent avec Julio. Elle jeta un manteau sur ses épaules et, soigneusement voilée, elle gagna sans bruit la grille de la rue. Les domestiques couraient en ville pour différentes commissions, personne ne la vit passer et on ne se douta point de son absence. . . . .

La plage est déserte à cette heure. Le soleil est couché, mais les ténèbres ne sont point venues. On ne les connaît pas, dans ce beau pays d'Andalousie, nos froides et noires nuits de France. Les étoiles ont un tel scintillement, l'air a une si grande transparence que la voûte céleste semble seulement d'un bleu plus sombre, et tous les objets restent parfaitement distincts, même quand la lune ne projette pas sa lumière.

Une femme marche lentement sur le sable fin. Elle est drapée dans un long vêtement de voyage ; une mante de dentelle couvre sa tête et ses épaules. Elle se retourne souvent pour regarder tout ce qui l'entoure, comme si elle voulait graver chaque objet dans sa mémoire. Elle se dirige vers la passerelle construite pour puiser plus aisément l'eau de mer ; elle y monte, et, s'accoudant sur le rebord, elle relève sa mante. Un rayon de lune tombe sur son visage : c'est Feliza. Elle contemple cette mer qui va l'emporter loin de tout ce qui fait sa vie. Elle se retourne et cherche à apercevoir le toit de la huerta. Il est caché par d'autres maisons, mais les têtes des palmiers qui dominent tout, lui indiquent l'endroit précis de cette chère demeure. Là sont Manuela, don Hernandez, Regla, Julio ! C'est le passé pour elle ; maintenant, à dix-neuf ans, elle n'a plus que des souvenirs ! Et l'avenir... que lui réserve-t-il ?

Elle n'est pas de ces esprits, facilement distraits, que la perspective d'un long voyage et d'une vie nouvelle suffit à consoler. Elle aimait tant le foyer, si peu le monde ! elle se trouvait si bien à la maison... Une poignante impression de solitude la saisit, ses yeux se mouillèrent ; mais ils se lèvent vers le ciel, et la confiance rentre dans son âme. Non, elle n'est pas seule, elle ne le sera jamais ; elle est sous le regard et dans les bras de Celui qui compte les larmes versées pour sa volonté. Là où l'incrédule ne voit plus que le désespoir, la mort, le néant, le chrétien voit la résignation, le sacrifice, la récompense ; et sa tristesse même est plus douce que la joie des mondains.

Feliza songe à son amour, elle y songe avec calme ; ce souvenir s'empreint pour elle du charme mélancolique que donne la pensée lointaine de ceux que nous avons aimés et qui ne sont plus, il lui semble que cet amour est mort depuis longtemps ; elle a vécu un siècle en quelques heures. Oui, cela est passé ; bien passé pour elle ; un nom chéri murmuré dans ses prières, matin et soir, c'est tout ce qui lui restera...

Grand Dieu ! quelle est cette voix ? se trompe-t-elle ? Ah ! ce ne sera donc jamais fini ! Elle s'appuie, tremblante, à la balustrade, et cache son visage dans ses mains, tandis que Julio, escaladant d'un bond les marches de la passerelle, se précipite devant elle.

« Feliza ! j'arrive à temps, Dieu soit loué ! Tu ne partiras pas. Pourquoi voulais-tu partir ? Réponds !... »

— Je ne le puis.

— Il le faut, tu parleras... Crois-tu qu'une telle réponse me suffise ? Pourquoi, pourquoi parlais-tu ? »

Et sa voix était presque menaçante ; de sa main nerveuse, il serrait le bras de la jeune fille qui frissonnait sous cette étreinte. Il s'en aperçut.

« Pardonne, oh ! pardonne, dit-il, je souffre tant ! Dis-moi... (et sa voix tremblait) Regla m'a donné à entendre... est-ce que tu aurais la vocation religieuse ? »

— Ah ! dit-elle, je le voudrais !

— Tu ne l'as pas ? Ce n'est donc pas pour cela que tu vas en France ? Que signifie ce voyage, alors ? Pourquoi tant de mystère ? Mais parle donc !

— Julio, tu me tortures inutilement : je ne puis rien te dire.

— Tu ne veux rien me dire ! Ne vois-tu donc pas que je devine tout ? C'est depuis deux mois que tu y songes, c'est-à-dire depuis que j'ai annoncé mon arrivée ; tu me fuis, n'est-ce pas cela ? Comment ne m'en suis-je pas aperçu plus tôt ? Ah ! fou, fou que j'étais de croire à la constance d'une femme ! Mais, pourquoi me fuir ? Qui vas-tu trouver en France ? je le saurai ; il faudra bien que je le sache... Écoute : Dieu m'est témoin que je t'aurais cédée à Lui ; oui !

quoi qu'il pût m'en coûter ; mais à un homme... jamais ! »

Et, d'un geste instinctif, il saisit son poignard.

« Julio, donne-moi cette arme : un malheur est vite arrivé ! »

— Un malheur ! dit-il, avec un rire amer. Tu crains pour moi ce poignard, et tu n'as pas craint de me broyer le cœur ! Sois tranquille, il n'est pas besoin de cette lame pour trancher ma vie : le coup que tu m'as porté est un coup mortel. »

C'en était trop : Feliza poussa un cri déchirant et tomba inanimée sur les marches de la passerelle, la tête et les épaules plongeant dans la mer.

Julio l'enleva dans ses bras, toute ruisselante ; il jeta un regard de détresse sur la plage déserte où ne se voyait que la rangée des cabanes de bains, toutes fermées à cette heure. Il se dirigea vers la plus proche et, d'un coup de genou, fit sauter la serrure. Les rayons de la lune éclairèrent la cabane, et Julio étendit Feliza sur le banc appuyé à la paroi ; mais elle restait sans connaissance. Il pensa que le froid causé par ses vêtements humides pouvait prolonger son évanouissement ; il détacha le manteau, saturé d'eau, qui tomba lourdement à terre. Une chaîne d'argent entourait le cou frêle de la jeune fille. Au milieu des médailles qu'elle soutenait, il aperçut un petit sac de satin richement brodé, contenant certainement quelque objet plus précieux : une relique, ou peut-être...

Les yeux de Julio s'éclairèrent d'une flamme sombre ; d'un mouvement irréflecti, avec la lame aiguë de son poignard, il déchira le petit sac qui laissa voir, par sa blessure, le demi-douro donné jadis à Feliza dans l'église de San-Lucar !

Ainsi, elle avait gardé ce don de son ami d'enfance ; non contente de le porter, elle lui avait brodé une riche enveloppe. — Le cœur qu'il venait d'offenser si gravement était un cœur fidèle. Ne l'avait-il pas toujours senti au fond de son âme ?

Il se mit à genoux devant sa fiancée ; et, considérant ce visage pâle qui avait gardé une expression douloureuse, il laissa couler de ses yeux les premières larmes d'homme qu'il eût versées.

A ce moment, un pas retentit sur la grève, et une voix forte appela : « Monsieur le marquis ! » C'était la voix de Cadenas. Julio l'entendit avec un soulagement inexprimable ; il y répondit aussitôt, et, quelques instants plus tard, le fidèle serviteur, après lui avoir appris qu'il venait d'arriver avec le duc, prit dans ses bras le corps toujours inanimé de Feliza et d'un pas rapide l'emporta vers la huerta. Julio suivait, en proie aux plus douloureux remords, un peu ranimé cependant à la pensée qu'il allait trouver son père.

## XVI

Il serait difficile d'exprimer les émotions des habitants de la huerta, autour du chevet de Feliza. La pauvre fille n'était sortie de son évanouissement que pour entrer dans un délire interrompu par de courtes périodes de prostration pendant lesquelles elle ne semblait pas avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle.

Le duc n'était pas le moins affecté de tous. Il éprouvait une tendresse infinie pour cette enfant qui se mourait à cause de son fils; car le secret de Feliza n'en était plus un pour lui. Un soir que la chère malade, baignée d'une sueur froide et respirant à peine, semblait ne pas devoir passer la nuit, Manuela s'était approchée de Julio et lui avait remis une grande enveloppe cachetée, en lui disant, d'une voix brisée : « Je crois que vous pourrez bientôt le lire. » Et Julio, sans attendre, avait lu avec une avidité douloureuse les adieux de cette âme si élevée et de ce cœur si pur.

« Mon bien-aimé Julio,

» Quand Manuela te remettra ces lignes, je serai morte. Sera-ce bientôt, ou dans de longues années? je l'ignore; cependant j'espère que Dieu ne prolongera pas trop mon épreuve : ma mère est morte jeune, et l'on dit que je lui ressemble...

» J'aurais aimé entrer dans un cloître pour me séparer entièrement de ce monde, duquel je n'attends plus rien; mais je ne puis y porter un cœur rempli de toi.

» Tu souffriras aussi, je le crains; pourtant, Regla est si belle! j'espère qu'elle te consolera. Du jour où j'ai découvert qu'elle t'aimait, j'ai compris que mon devoir m'ordonnait de partir; puis la pauvre Feliza, sans fortune et sans beauté, n'était pas digne de toi mon noble Julio.

» Ne t'afflige pas à mon sujet : je ne suis pas malheureuse. Le devoir accompli, quoi qu'il coûte, donne à l'âme une si grande douceur!

» Adieu à jamais, mon Julio; pense quelquefois dans tes prières à celle qui, pendant toute sa vie, aura été à toi.

» FELIZA. »

A cette lettre était joint un testament par lequel Feliza, avec une naïveté d'enfant, distribuait à ses amis les quelques objets qu'elle possédait.

Julio montra ces papiers à son père : « Voyez, dit-il, quel trésor nous perdons ! »

Cette nuit pendant laquelle on eut de si grandes craintes, car le docteur, pour toute consolation, n'avait trouvé que cette phrase banale : « A son âge, tant qu'il y a vie, il y a espoir », cette nuit, dis-je, aucun des habitants de la huerta ne s'é-

tait couché; et, à l'aube, tous se trouvaient réunis dans la chambre de Feliza.

Alors qu'on se demandait si elle vivait encore, on entendit une voix, faible comme un souffle, demander à boire, et la pauvre malade soulevant, pour la première fois, sa tête amaigrie, jeta autour d'elle un regard calme et lucide. Le docteur, sans l'espérer, avait dit vrai : la jeunesse triomphait du mal.

Chaque jour, dès lors, amena un progrès dans l'état de la jeune fille; on eût dit une lampe à laquelle on avait remis de l'huile et qui peu à peu reprenait son éclat.

Un soir, le duc, assis dans un fauteuil, au pied du lit, avait cédé au sommeil, et sa belle tête blanche était renversée en arrière, appuyée au dossier de velours sombre. Feliza le regardait : Il avait une physionomie si douce, si noble, et surtout Julio lui ressemblait tant ! Le vieillard, quand il ouvrit les yeux, surprit le regard de la jeune malade arrêté sur lui avec complaisance. Saisi d'une inspiration subite, il se leva, lui tendit les bras, et lui mit au front un baiser paternel, en l'appelant « sa fille ». La pauvre petite fondit en larmes, tandis que le bon père, la soutenant et la berçant presque, d'une voix basse et douce, lui raconta qu'il avait demandé sa main pour Julio, que don Hernandez s'en était montré très heureux, et qu'on n'attendait que son consentement et sa guérison pour célébrer le mariage.

Une faible rougeur colora les joues de la jeune fille.

« Et Regla ? » demanda-t-elle.

Un petit rire sec lui répondit. Regla sortit de l'embrasure de la croisée où elle s'était appuyée.

« Dépêche-toi de guérir, dit-elle, sans cela je serai mariée avant toi : j'ai résolu de ne pas faire languir plus longtemps Salvador. »

Julio s'était approché aussi, sans rien dire, mais son regard anxieux était la plus pressante des interrogations.

Feliza joignit ses mains diaphanes, et, regardant son crucifix avec une ineffable expression de reconnaissance :

« Ah ! dit-elle, que Dieu est bon !

Ce fut sa seule réponse; tous la comprirent, et il n'y eut que des cœurs heureux, ce soir-là, dans la huerta.

## XVII

Le temps est un grand magicien, et il est certain que la baguette d'enchantement lui conviendrait, souvent, comme emblème, aussi bien que sa terrible faux. Il n'est donc pas étonnant que nous trouvions chez nos amis de notables changements, survenus pendant les trois années qui

se sont écoulées depuis les faits rapportés dans le précédent chapitre.

Les souhaits du duc de Los Rios sont accomplis : les échos de son vieux castel répètent mille bruits joyeux et familiers. Feliza, jolie comme une femme heureuse, a ranimé les cendres du foyer. Elle est chérie de tous, de son mari surtout, qui, chaque jour, s'applaudit davantage de son choix. Elle lui a déjà donné deux beaux enfants : un fils, le préféré du duc, dont il porte le nom, et auquel il ressemble, autant qu'un frais bourgeon peut ressembler à l'arbre séculaire ; et une mignonne fille, Carlotta, la filleule du *padre* (1) Carlos.

Celui-ci est venu se fixer aux environs ; il n'y a pas, dans tout le pays, de prêtre plus aimé ni plus vénéré ; car la grâce aimable du caractère s'allie heureusement, chez lui, à la dignité sacerdotale, et il y joint une inépuisable charité. La famille de Los Rios, après avoir cruellement souffert, se trouve donc aujourd'hui pleinement heureuse. Son bonheur, si bien mérité, semble prouver que Dieu se plaît quelquefois à récompenser, dès ce monde, les cœurs qui lui sont fidèles.

La belle Regla, ainsi qu'elle l'avait dit, s'est mariée avant Feliza. Trois années de ménage ont suffi pour lui faire comprendre que la beauté ne fait pas toujours le bonheur. Don Salvator admire pourtant la beauté de sa femme ; il l'admire même tellement qu'il est d'avis qu'elle peut se passer d'ornements, et il tient fort serrés les cordons de la bourse conjugale, pourtant bien garnie. A sa qualité d'avare il joint celle de jaloux : l'indépendante Regla a trouvé son

maître. Dieu a eu pitié d'elle, il lui a envoyé ce don de son amour : l'épreuve, don que nous méconnaissons souvent et sans lequel, pourtant, nous resterions des êtres insignifiants et sans valeur, sinon nuisibles. Les grands yeux de Regla se sont légèrement creusés ; mais le regard est devenu plus intelligent et sympathique ; il y a maintenant de l'affection dans l'accueil que fait la jeune femme à son vieux père, dont la tendresse trop indulgente, autrefois dédaignée, lui est devenue infiniment précieuse.

Pepito ne rit plus. On s'est aperçu dernièrement que les opinions philosophiques de mademoiselle Hortense ne suffisaient pas à lui faire distinguer le mien du tien, et que sa malle était bourrée de bijoux et de dentelles, soustraits aux tiroirs de sa maîtresse ; on l'a, en conséquence, priée de retourner dans son pays. Le pauvre Pepito, complètement désillusionné des jolies filles, parle ne se faire moine. Sa mère, désolée de lui voir une telle pensée, essaye de ranimer les goûts militaires qui lui causaient, jadis, tant d'effroi. Elle est aidée dans cette tâche par Cadenas, devenu son légitime époux. Ces deux braves gens, voyant que tout le monde se mariait, ont eu l'idée de se marier aussi. Julio leur a fait faire des noces dont on a parlé pendant un mois dans tout le pays. C'était justice, car, si le marquis et la marquise de Los Rios sont des maîtres comme on en voit peu, Cadenas et Manuela sont des domestiques comme on n'en voit plus.

On leur a confié les fonctions de concierges au château de Los Rios, et je vous prie de croire que le château de Los Rios est bien gardé.

FIN

MARIE LIONNET.

## FARFADETTE

### PERSONNAGES

FARFADETTE, servante de Jeanne.

JEANNE, jeune fermière.

ALBÉRINE, riche bijoutière de Versailles.

LA BARONNE DE CŒUR-VOLANT, vieille comique.

MADAME URBAIN, suivante de la baronne.

NICOLLE, petite paysanne.

*Chœur des demoiselles des châteaux voisins.*

Le théâtre représente une salle de la ferme occupée par Jeanne. — Meubles rustiques ; à gauche, une table préparée ; porte à droite, porte principale au fond. — Époque Louis XIV, à Marly.

### SCÈNE PREMIÈRE

LA BARONNE DE CŒUR-VOLANT,  
MADAME URBAIN, CHŒUR.

LE CHŒUR.

Ah ! quel orage !

Ah ! quel tapage !

Dans cette ferme qui nous plaît,  
Quand nous venons prendre du lait,  
Le vent nous poursuit avec rage.

Ah ! quel orage !

Ah ! quel tapage !

LA BARONNE.

Convenez nobles demoiselles,  
C'est trop chiffonner nos dentelles;  
Venir pour déguster le lait  
Que sert la fille au farfadet.

MADAME URBAIN.

Pour moi, mon illustre baronne,  
J'ai peur du lait qu'elle nous donne...  
Pourquoi ces grands yeux étonnés?  
Ce lait sent l'enfer à plein nez!

LE CHŒUR.

Ce lait sent l'enfer à plein nez!  
*Reprise du chœur.*  
Ah! quel orage! etc.

## SCÈNE II

LES MÊMES, FARFADETTE, *elle entre sur un éclat de tonnerre.*

FARFADETTE.

Ne craignez rien, c'est un éclair.

LA BARONNE.

C'est bien la fille de l'enfer.

*(L'orage cesse.)*

FARFADETTE.

Pour vous servir, c'est Farfadette.

MADAME URBAIN.

On a fait une chansonnette,  
Sur ce démon à collerette.

FARFADETTE.

Bien loin d'exciter mon courroux,  
J'aime à la chanter avec vous.

## PREMIER COUPLET.

Jeanne, la fermière à ma tante,  
Était bien pauvre à la Saint-Jean,  
Mais elle a pris une servante,  
Et tout va mieux depuis un an.  
Tout reprend un air de richesse;  
Cette servante est un trésor,  
Bien loin de voler sa maîtresse  
Elle change son cuivre en or.

## Refrain.

Grâce à Farfadette,  
Démon ou fillette,  
Dans la maisonnette  
Chacun marche au pas;  
Voilà je l'espère,  
Une ménagère  
Comme on n'en voit guère,  
Comme on n'en voit pas.

## DEUXIÈME COUPLET.

Chacun se dit dans le village:  
C'est la fille du farfadet!  
Sa maîtresse doit son fermage,  
Elle doit moutons et baudets.  
La mort a décimé l'étable,  
La grêle a détruit ses labours;  
Dans la ferme on fait bonne table  
Et le grenier s'emplit toujours.

## Reprise en chœur.

Grâce à Farfadette, etc.

LA BARONNE. Écouter de pareilles chansons,  
c'est s'endiambler! *(Farfadette sert du lait à tout le monde.)*

MADAME URBAIN. Boire son lait, c'est encore  
plus se compromettre avec Satan.

FARFADETTE, à madame Urbain avec ironie.  
Madame Urbain! la suivante de la noble baronne  
de Cœur-Volant, refuse ma crème?

MADAME URBAIN, tendant sa tasse. Non, non...  
J'accepte... ça m'étranglera peut-être... *(Elle boit en faisant la grimace.)*

## SCÈNE III

LES MÊMES, JEANNE, ALBÉRINE, *elles entrent par le fond.*

JEANNE. Je salue la noble compagnie qui daigne visiter ma modeste ferme.

LA BARONNE. Ah! ah!... modeste... n'est pas le mot.

MADAME URBAIN. Son excellence la baronne ne se trompe jamais.

JEANNE. Sans doute, excellente madame de Saint-Urbain!

MADAME URBAIN, sèchement. Madame Urbain tout court.

FARFADETTE, avec malice. Oui, madame Urbain tout court.

LA BARONNE. Mon âge, mon titre, me donnent le droit de vous parler sans fard.

ALBÉRINE. Baronne, vous serez indulgente.

LA BARONNE. Non, je suis indignée, scandalisée des manières de cette paysanne, du luxe qu'elle étale.

ALBÉRINE. Pardon, baronne, Jeanne porte toujours son costume de fermière.

MADAME URBAIN. Oui, avec des dentelles qui effacent celles de ma gracieuse maîtresse.

LA BARONNE. Cette impertinente vous achète, madame ma bijoutière, des bagues, des perles, des diamants, plus beaux que mes parures de cour.

MADAME URBAIN. Toujours pour effacer votre excellence!

LA BARONNE. Malpeste! avant peu, vous porterez le velours et la soie, tout ce que l'on réserve à la noblesse.

FARFADETTE, à la baronne avec ironie. Excellence! La fermière ne vous effacera jamais.

LA BARONNE. J'aime à le croire...

ALBÉRINE, bas à la baronne. Suivant vos instructions, je travaille à sa ruine, sans réussir. *(Haut.)* Jeanne, une de mes meilleures pratiques, fait mieux que d'acheter des colliers, des rubis...

LA BARONNE. Cette orgueilleuse jette l'argent par les fenêtres.

ALBÉRINE. Depuis une heure, elle est propriétaire de ce domaine et de la ferme qu'elle dirige.

LA BARONNE, furieuse. Ah! c'est trop fort!...

Avant de faire de nouvelles dettes, il faut payer les anciennes.

JEANNE, avec dignité. Je ne dois rien.

LA BARONNE, montrant des billets qu'elle tire de sa poche. Malpeste!... Et ces billets, qui va les acquitter?...

MADAME URBAIN. Sans doute la fille de Belzébuth!...

FARFADETTE. Peut-être.

LA BARONNE. Cela ne m'étonnerait guère. Toute la populace de Marly assure que cette Farfadette fait des miracles. C'est votre poule aux œufs d'or.

ALBÉRINE. Baronne, vous ne croyez pas aux superstitions des gens du village?

LA BARONNE. Je crois... Je crois que tout cela est surnaturel.

MADAME URBAIN. Demoiselle Jeanne, votre sorcière a dû vous prévenir que mon excellente maîtresse est venue, en réalité, pour faire saisir ici et tout vendre.

JEANNE, émue. Tout vendre?... Non, vous êtes bonne; vous m'accorderez quelques jours.

LA BARONNE. Pas une heure... Pour éviter à ces demoiselles la présence des hommes de justice, dame Albérine voudra bien leur faire visiter vos terres.

ALBÉRINE. Jeunes filles, suivez-moi, je suis toujours heureuse d'être aux ordres de la baronne.

#### LE CHŒUR.

Allons visiter la terre,  
Les taillis, les verts gradins,  
De notre belle fermière  
Visitons tous les jardins.

(Elles sortent par le fond.)

#### SCÈNE IV

JEANNE, LA BARONNE, MADAME URBAIN,  
puis NICOLLE.

LA BARONNE, lui montrant ses billets. Vous connaissez cette écriture?

JEANNE. Oui, j'ai souscrit ces billets pour un orphelinat que je préside à Versailles.

LA BARONNE. Encore une présidence qui me revenait de droit par mon titre.

MADAME URBAIN. Toujours pour effacer mon auguste maîtresse!

LA BARONNE. Ah! cette fois je tiens ma vengeance. Malpeste! ma belle fermière, il faut en rabattre avec la baronne de Cœur-Volant! Vite de bonnes pistoles.

JEANNE. Mon Dieu!... Ce n'est pas l'argent qui me manque.

MADAME URBAIN. Prouvez-le en payant, mais pas avec de la monnaie du diable.

NICOLLE. Mamz'elle, votr' tabellion m'a dit d'vous r'mettre c' portefeuille.

JEANNE, prenant le portefeuille. Donne vite.

MADAME URBAIN. C'est bien le tabellion en personne, ce n'est pas un diabolotin?

NICOLLE. Dam' c'étiens ben lui, avec ses lunettes. (Elle sort au fond.)

#### SCÈNE V

JEANNE, LA BARONNE, MADAME URBAIN.

JEANNE, payant la baronne. Tenez voilà des billets du trésor de France, qui me permettent d'acquitter ceux de l'orphelinat.

LA BARONNE. Malpeste! de vrais billets... c'est à confondre, même une duchesse.

JEANNE. Payez-vous.

MADAME URBAIN. Ils ne sentent pas le soufre?

JEANNE. Le reste est pour mes pauvres... Sans rancune, baronne?

LA BARONNE. Je suis vaincue, je le confesse... Raillez, fermière endiablée.

#### Refrain.

Je vous garde ma chère,  
Un joli petit chien;  
Rira bien, rira bien,  
Qui rira la dernière.

#### COUPLET.

Je ris de la Javotte  
Dont tout le monde rit,  
Je ris de cette sottie  
Qui se croit de l'esprit;  
Je ris de nos fermières  
Qui posent au grand jour,  
Qui prennent les manières  
Des dames de la cour.  
Je vous garde ma chère, etc.

JEANNE. Baronne, faisons la paix. Prouvez-moi que vous me pardonnez la présidence que je viens de vous ravir, bien innocemment, en acceptant une partie de chasse dans ma nouvelle propriété de Trémois.

LA BARONNE. Pourquoi ne pas acheter aussi le château qui porte ce nom?

MADAME URBAIN. Allez, baronne, il ne faut pas l'en défier. Avec la protection de cette Farfadette maudite, elle peut devenir une reine.

LA BARONNE. Écoutez, Jeanne. Je consens à faire la paix avec vous, mais à une condition.

JEANNE. Laquelle?

LA BARONNE. Renvoyez cette fille qui est un scandale pour le pays.

JEANNE. Comment, chasser Farfadette qui m'est si dévouée?

LA BARONNE. Je l'exige.

JEANNE, avec regret. Soit... Elle partira...

LA BARONNE. J'y compte... Et pour vous prouver ma satisfaction, je déjeune ici, avec la bijoutière.

JEANNE. Quel honneur pour moi... Mais qui nous servira à table?

LA BARONNE. Madame Urbain, ma camériste, je n'ai confiance qu'en elle.

JEANNE, *finement*. Celle-là n'est pas en rapport avec les esprits.

MADAME URBAIN, à la baronne. Qu'entend-elle par ces mots?...

LA BARONNE. Qu'importe, préparez la table, sans chercher à comprendre... Venez, belle Jeanne, nous allons rejoindre ces demoiselles et visiter aussi votre domaine. (*Elles sortent au fond.*)

## SCÈNE VI

MADAME URBAIN, *rapprochant la table et ajoutant un couvert.*

Moi, madame Urbain, première femme de chambre de la grande baronne de Cœur-Volant! Dégringoler jusqu'à devenir la servante d'une paysanne... N'est-ce pas encore un tour de Farfadette... Cette ferme est une cage à sorcellerie. L'âne meurt, on trouve un cheval à l'écurie. Jeanne perd sa montre, on lui donne une horloge. Pour elle le son se change en farine, et les gros sous valent des écus de six livres. (*Elle laisse tomber une assiette qu'elle essuyait et la casse.*) Allez, il n'y a pas de mal... Gageons que cette diablesse ramassera de la porcelaine de Chine... Une idée... je puis faire croire à tout le monde que c'est encore un maléfice de cette sorcière de Farfadette.

## PREMIER COUPLET.

On prétend dans le village,  
Qu'elle fait d'un âne un bœuf,  
D'un clos pierreux, un herbager,  
Et change le vieux en neuf.  
Essayons sur la faïence,  
Si ce n'est pas un cancan,  
Et jusqu'où va la science  
De la fille de Satan.

## Refrain.

V'lan! pour ton ménage  
Voilà de l'ouvrage,  
Le diable en rira;  
Encore une assiette  
Que la Farfadette  
Raccommodera!

## DEUXIÈME COUPLET.

Prouve ton pouvoir, diablesse,  
Je te donne le pompon  
Si tu fais une duchesse  
De ta fermière en jupon.  
Cesse de tourner nos têtes,  
Toujours sans en avoir l'air;  
Donne de l'esprit aux bêtes,  
Je me livre à Lucifer!

## Refrain.

V'lan! pour ton ménage, etc.

(Appelant.)

A moi, grâce, au secours! au secours! Baronne, la bijoutière, la fermière, tout le monde!... au secours! (*Elle s'enfuit par le fond.*)

## SCÈNE VII

FARFADETTE, NICOLLE, *mystérieusement*.  
*Elles entrent par la droite, Nicolle porte un panier renfermant des assiettes de porcelaine de Sèvres. Sans rien dire Farfadette remplace la vaisselle cassée. — Jeu de scène.*

FARFADETTE. Cette pauvre madame Urbain va-t-elle être attrapée! Elle est capable d'en donner son âme au diable.

NICOLLE. Dieu!... c'est y beau!... C'est égal, elle a tout de même une fameuse chance, notre fermière, d'avoir une servante comme vous.

FARFADETTE. Ma pauvre Nicolle, c'est le dernier service que je lui rendrai; car elle me chasse.

NICOLLE. Vous chasser?... Vous, qu'êtes si bonne...

FARFADETTE. C'est la baronne qui l'exige, mais je veux servir ma chère maîtresse sans qu'elle s'en doute... et la protéger contre ses ennemis qui veulent la ruiner... On vient... suis-moi. (*Elles rentrent à droite.*)

## SCÈNE VIII

LA BARONNE, JEANNE, MADAME URBAIN.  
(*Elles entrent par le fond.*)

MADAME URBAIN. Regardez, auguste baronne! Regardez, fermière! Voyez comme les petits frères de Farfadette font le service!

LA BARONNE. Malpeste! Vous appelez ça des tessons?...

JEANNE. De la porcelaine de Sèvres!

LA BARONNE. De l'argenterie!...

MADAME URBAIN. Pourtant je les ai vus tous ces démons, briser, pulvériser les assiettes.

JEANNE. Vous dormiez, pauvre dame Urbain, vous avez fait un mauvais rêve.

MADAME URBAIN. J'avoue que je suis stupéfaite, effrayée! ah! je le jure, certainement c'est encore un malin tour de votre Farfadette.

LA BARONNE. Fermière, votre table est digne d'une baronne; mais tout ce qui se passe ici n'est pas naturel. Et votre cuisine me fait peur.

JEANNE. Ne la condamnez pas sans la goûter.

LA BARONNE. Je retire ma parole, je n'ai plus ni faim ni soif.

JEANNE. Cependant, pour vous obéir, j'ai été assez ingrate pour chasser cette fille qui m'a rendu des services...

MADAME URBAIN. Oui, des services compromettants!

## SCÈNE IX

LES MÊMES, FARFADETTE, avec son paquet à la main.

FARFADETTE.

Je vais être dans la détresse,  
Sans toit, sans feu.  
Adieu, notre bonne maîtresse,  
Adieu! adieu!  
Je pars loin de la ferme;  
Que le sort est cruel!  
Dans mon cœur je renferme  
Comme un chagrin mortel.  
Oui, je me désespère,  
On dirait en partant,  
Que je quitte ma mère,  
Tout ce que j'aime tant.  
Je vais être dans la détresse, etc.

LA BARONNE. Fermière, de la fermeté, ne vous laissez pas attendrir.

MADAME URBAIN. Allez, tout ça ce sont des larmes de serpent.

FARFADETTE, embrassant les mains de Jeanne. Bientôt vous apprendrez à connaître ceux qui vous aiment sincèrement.

## SCÈNE X

LES MÊMES, ALBÉRINE.

ALBÉRINE. Grande nouvelle! Grande nouvelle! le château est vendu.

LA BARONNE, vivement. Mon intendant était là?...

ALBÉRINE. Sans doute, il a poussé avec ardeur.

LA BARONNE. Le domaine est à moi?...

ALBÉRINE. Pas absolument... je vous jure, baronne, que la lutte a été vive... Mais un inconnu...

MADAME URBAIN. Que l'on ne connaissait pas?

ALBÉRINE, souriant. Vous l'avez dit : un inconnu qu'on ne connaissait pas... Ce personnage mystérieux a poussé l'enchère jusqu'à des prix fabuleux qui dépassaient vos ordres.

LA BARONNE, avec colère. Qui donc a fait cette folie?

ALBÉRINE. L'inconnu.

LA BARONNE. Au nom de qui?...

ALBÉRINE. Au nom de Jeanne la fermière.

JEANNE, étonnée. Moi!

LA BARONNE. Vous?... Propriétaire du château de Trémois! Domaine qui vous donne le droit de porter son nom et le titre de duchesse.

MADAME URBAIN. Vous le voyez, toujours pour effacer votre Excellence!

LA BARONNE. Une paysanne! Fil... ah! c'est trop fort! C'est renversant! (Elle tombe dans les bras de madame Urbain.) Laissez-moi!...

JEANNE. Baronne, comme vous, je ne comprends rien à cette acquisition. Je vous assure

que je n'ai donné à personne des pouvoirs pour me rendre châtelaine et duchesse.

LA BARONNE. Eh! qui payera?

MADAME URBAIN, indiquant Farfadette qui se trouve au fond du théâtre où elle a rangé la table. Le diable, sans doute... allez c'est encore un maléfice de ce mauvais lutin. (Farfadette va pour sortir.)

JEANNE. Restez, Farfadette, vous avez peut-être quelques renseignements à nous donner?...

FARFADETTE. Si j'en avais, je ne parlerais qu'à ma maîtresse seule.

LA BARONNE. Malpeste! nous ne voulons pas nous mêler à vos sorcelleries... Venez, bijoutière, venez, madame Urbain... ah! si vous étiez une servante comme cette Farfadette, je serais duchesse de Trémois! (Elles sortent au fond.)

## SCÈNE XI

JEANNE, FARFADETTE, puis NICOLLE.

JEANNE. Excellente fille, cédant aux craintes folles de la baronne, j'ai consenti à me priver de tes services; je reconnais qu'ils me sont indispensables aujourd'hui.

FARFADETTE, jetant son petit paquet. Vous me tutoyez? alors vous ne me chassez plus?

JEANNE, lui tendant les bras. Tiens, oublions le passé et promets-moi que tu ne me quitteras jamais.

FARFADETTE, lui sautant au cou. Ah! de grand cœur.

JEANNE. Tu sais que je ne crois pas aux farfadets, mais j'ai confiance en Farfadette.

FARFADETTE. J'ai accepté ce nom que je dois à la crédulité des gens du village, parce qu'il servait mes projets.

JEANNE. Tu n'es pas un démon, mais une enchanteresse. Par ton pouvoir qui semble surnaturel, tu m'as transportée dans le palais de la Belle-au-Bois dormant... Éveille-moi! Ou fais que ce songe devienne une réalité.

FARFADETTE. Ma chère maîtresse, parler ce serait peut-être vous compromettre. Attendez encore, et vous verrez que ce n'est pas un rêve.

JEANNE. Quel est ce mystificateur qui a l'audace de m'acheter le château de Trémois; comme si Jeanne, l'humble fermière, était faite pour devenir une brillante duchesse.

FARFADETTE. Eh! pourquoi ne seriez-vous pas une éblouissante duchesse... Vous avez la taille fine, la main blanche d'une reine. (Nicolle entre à droite, apporte la toilette de la duchesse.)

NICOLLE. Mamz'elle Farfadette, en v'là des jolis casaquins d'arquise!

FARFADETTE. Bien, Nicolle, pose le tout sur ce fauteuil.

JEANNE. Qu'est-ce que cela veut dire?

FARFADETTE, l'habillant. Ne vous inquiétez

de rien, ma bonne maîtresse. Passez ce corsage.

JEANNE. C'est de la folie ! C'est mille fois trop beau pour moi.

NICOLLE. Ah ! not' fermière, j' vous trouve encore plus... superbe que la baronne.

JEANNE. C'est bien... Nicolle laisse-nous.

NICOLLE, *sortant*. Jarni !... on dirait qu'on s'habille avec des ailes d' perruche ! Ah ! v'là qui m'irait mieux q' mes gros sabots.

## SCÈNE XII

JEANNE, FARFADETTE.

DUO.

FARFADETTE.

Tenez, encor cette dentelle.

JEANNE.

Tu crois qu'elle me rend plus belle ?

FARFADETTE.

Duchesse, on dirait que toujours

Vous avez porté du velours.

Un peu de parfum d'ambre,

Je suis femme de chambre

Et bientôt l'enchanteur

Me fera professeur.

ENSEMBLE.

JEANNE.

Je suis au pays des merveilles,

C'est heureux ;

Je n'ose en croire mes oreilles,

Ni mes yeux.

FARFADETTE.

Restez au pays des merveilles,

C'est heureux ;

Vous pouvez croire vos oreilles

Et vos yeux.

FARFADETTE.

Duchesse, avec grand apanage

Il faut danser comme à la cour.

JEANNE.

Moi, je danse comme au village.

FARFADETTE.

Allons, courage,

A votre tour.

(Elle lui fait exécuter une figure de menuet.)

Allons, courage,

C'est gracieux,

C'est beaucoup mieux.

JEANNE.

On chante aussi dans la noblesse,

On chante comme à l'Opéra.

FARFADETTE.

Essayons, c'est une ariette

Que le public applaudira.

Gais oiseaux de la feuillée,

Troupe éveillée.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Apprenez-moi vos chansons,

Joyeux pinsons.

Ah ! ah ! ah ! ah !

Apprenez-moi vos chansons.

ENSEMBLE.

Gais oiseaux de la feuillée, etc.

FARFADETTE.

Voyez à deux,

C'est beaucoup mieux.

Reprise de l'ensemble.

Je suis au pays des merveilles, etc.

FARFADETTE. Préparez-vous, les châtelaines des environs vont rendre hommage à la nouvelle duchesse. (Jeanne conduite par Farfadette entre à droite.)

## SCÈNE XIII

FARFADETTE, MADAME URBAIN,  
ALBÉRINE.

MADAME URBAIN. Allez, ambitieuse Albérine, croyez-moi, nous n'avons plus à hésiter.

ALBÉRINE. Ma foi, je crois que vous avez raison, il faut nous donner au diable.

MADAME URBAIN. Chut !... c'est Farfadette.

ALBÉRINE, à Farfadette. Franchement, est-ce vrai que vous êtes la fille de Lucifer, ou du farfadet ?...

FARFADETTE. Peu vous importe.

MADAME URBAIN. Écoute, Farfadette, la bijoutière et moi, nous venons te demander de nous initier aux mystères de la magie blanche !

ALBÉRINE. Ou noire !...

FARFADETTE. Ah ! tremblez ! tremblez ! trois fois ! Vous n'auriez pas le courage de signer un pacte infernal avec mon patron, qui est une patronne.

MADAME URBAIN. Une diablesse de notre sexe ? J'aime mieux ça.

FARFADETTE, *mystérieusement*. La grand'tante à Belzébuth !!!

ALBÉRINE. Je n'avais jamais entendu parler de cette parente épouvantable.

FARFADETTE. Osez-vous la voir en face ?

MADAME URBAIN. Oui, nous oserons, pourvu qu'elle nous fasse plus riches et plus puissantes que cette fermière.

FARFADETTE. Eh bien... de la résignation... Beaucoup de résignation !... Avancez en fermant les yeux.

ALBÉRINE et MADAME URBAIN. Nous les fermons.

FARFADETTE. Apprenez que l'on tombe quand on a peur en descendant trois cent soixante-quinze marches du dix-septième enfer !

ALBÉRINE. Diable ! tant de marches.

MADAME URBAIN. Miséricorde ! Il me semble que déjà ça vous donne le vertige.

FARFADETTE. Vous tremblez, rien qu'à la porte de l'autre des démons ! (Elle leur donne à chacune un flambeau, avec une chandelle qu'elle allume.) Voilà nos cierges, à nous, esprits des ténébres.

ALBÉRINE. Des chandelles...

FARFADETTE. Maintenant... ces capuchons. *(Elle leur met à chacune un capuchon qui leur couvre entièrement la figure.)*

ALBÉRINE. Hein !... Comme il fait noir.

MADAME URBAIN. Oui, nous sommes dans la cave.

FARFADETTE. C'est pour que vous voyez plus clair dans le monde des nuits infernales !

ALBÉRINE. Et nous sortirons de là ?...

FARFADETTE. Quand je frapperai trois coups dans ma main... Courage !... n'oubliez pas que ma patronne a des yeux de diamants et des griffes de fer ! *(Elle frappe trois fois dans sa main et sort à droite.)*

## SCÈNE XIV

MADAME URBAIN, ALBÉRINE, LA BARONNE.  
*(Elle entre au fond.)*

TERZETTO.

ALBÉRINE.

Nous allons la voir sans doute,  
La sorcière qu'on redoute.

MADAME URBAIN.

Moi, j'ai toujours peur le soir,  
Surtout quand il fait bien noir.

ENSEMBLE.

Ça sent le soufre et le salpêtre !  
Ici le diable est notre maître.  
Ah ! je le sens au fond du cœur,  
J'ai peur ! j'ai peur !

ALBÉRINE et MADAME URBAIN.

Salut à son altesse  
Madame la diablesse.

LA BARONNE.

Quel démon vous surprend ?  
Ah ! vous perdez l'esprit.

ALBÉRINE.

Grâce ! nous sommes désolées.

LA BARONNE.

Ces dames sont ensorcelées !

MADAME URBAIN et ALBÉRINE.

Sombre tante de Lucifer,  
Nous craignons vos griffes de fer !  
*Reprise de l'ensemble.*

Ça sent le soufre et le salpêtre, etc.

*(La baronne prend leurs flambeaux, souffle sur les chandelles, retire leurs capuchon et pose le tout sur la table.)*

LA BARONNE. Malpestel... ma bijoutière ! ma gouvernante !

MADAME URBAIN, ALBÉRINE, toujours à genoux.  
Grâce ! grâce ! grand'tante du diable !

LA BARONNE. Moi, la tante du diable ?

MADAME URBAIN. Altesse satanique, ne vous fâchez pas, nous signerons votre pacte maudit.

LA BARONNE. Quel pacte ? Les sottes ne me re-

connaissent pas. *(Elles les fait relever.)* Regardez-moi bien en face.

MADAME URBAIN. Comment, vous n'êtes pas la tante du démon ?

ALBÉRINE. Vous n'avez pas des yeux de diamants ?

MADAME URBAIN. Pas de griffes de fer ?

LA BARONNE. Tenez, vous êtes bêtes à manger du foin. Vous êtes encore les dupes de cette Farfadette.

## SCÈNE XV

LES MÊMES, FARFADETTE, JEANNE, LE CHŒUR, le chœur entre par le fond, Jeanne et Farfadette par la droite.

LE CHŒUR.

Selon le plus antique usage,  
Des châtelaines d'autrefois,  
En ce jour nous rendons hommage  
À la duchesse de Trémois.

JEANNE. Mes jolies châtelaines, la nouvelle duchesse de Trémois vous remercie de vos hommages.

FARFADETTE. Mesdemoiselles, ma noble maîtresse vous invite à la grande chasse qu'elle organise dans son domaine.

LA BARONNE, furieuse. Son domaine ?... Malpeste !... je proteste, je plaide s'il le faut.

## SCÈNE XVI

LES MÊMES, NICOLLE, accourant par le fond.

NICOLLE. Victoire ! Victoire ! Enfin, finalement le voilà c' fameux papier. *(Farfadette prend la dépêche.)*

LA BARONNE. Oui, je plaide !... Nous verrons bien si le diable s'en mêle... C'est assez humiliant, la baronne de Cœur-Volant ! lutter avec une fille de ferme.

FARFADETTE. Baronne, respectez la duchesse de Trémois !

LA BARONNE. Elle ?... une duchesse ?... allons donc !...

FARFADETTE, montrant les papiers. Voici la grâce de sa famille. *(À Jeanne.)* Et les parchemins qui vous rendent vos titres, votre fortune.

JEANNE. C'est un rêve !... Comment expliquer...

FARFADETTE. Voilà... Votre père, mort en exil pour avoir encouru la disgrâce de Louis XIV, vous confia à mon oncle qui vous fit élever comme la fille d'un de ses fermiers. Aujourd'hui la clémence du roi vous permet de porter un nom vénéré et la couronne de duchesse, que vous ne quitterez plus.

JEANNE, l'embrassant. Ah ! Farfadette, comment m'acquitter envers toi ?

FARFADETTE. En pardonnant au démon du foyer sa supercherie; en ne me nommant plus : Farfadette! mais tout simplement : Françoise Martineau.

JEANNE. Ma chère Françoise, tu seras toujours l'ange gardien du château.

FARFADETTE, avec malice. Oui, sans effacer la baronne.

TOUS. Vive la duchesse de Trémois!

FARFADETTE.

A la modeste chansonnette  
Dont le refrain joyeux vous plait,  
Permettez donc que Farfadette  
Ajoute le dernier couplet.

En servant toujours la duchesse,  
Votre Françoise Martineau  
Veut être encor, dans la richesse,  
La poule aux œufs d'or du château.

Refrain en chœur.

Grâce à Farfadette,  
Démon, ou fillette,  
Dans la maisonnette  
Chacun marche au pas;  
Voilà, je l'espère,  
Une ménagère,  
Comme on n'en voit guère  
Comme on n'en voit pas!

F. TOURTE.

## ÉCONOMIE DOMESTIQUE

### PÊCHES CONSERVÉES.

Ayez de boîtes de fer-blanc, pareilles à celles qu'on emploie pour les petits pois conservés. Cueillez les pêches à leur maturité; ôtez le noyau et pelez-les, séparez les en deux. Posez-les une à une dans la boîte, remplissez de sucre râpé tous les interstices, sans laisser de vide; faites souder par le ferblantier, opération facile et peu coûteuse; donnez-leur dix minutes d'immersion dans l'eau bouillante. Recette excellente et qui évite les opérations compliquées des conserves en flacons.

### RECETTE POUR NETTOYER LES VIEILLES TAPISSERIES.

Faites bouillir de la saponaire dans de l'eau, laissez refroidir. Brossez, battez bien la tapisserie qui doit être nettoyée, étendez-la à plat sur une planche ou une table de cuisine, et, avec une éponge trempée dans de l'eau de saponaire, lavez très abondamment à plusieurs reprises, et sans frotter, dans le même sens. Ce procédé réussit pour les tapisseries tissées et pour les tapisseries faites à la main. Faites sécher à l'air, si c'est possible.

## REVUE MUSICALE

*Farfadette*, opérette offerte à nos abonnées.  
Théâtre Italien. — Opéra. — Opéra-Comique.



**A**VANT de jeter notre coup d'œil habituel sur les scènes lyriques, nous voulons présenter à nos lectrices la nouvelle opérette que leur offre en ce moment le *Journal des Demoiselles*, et que M. Georges Douay a composée expressément pour elles.

Il est bien entendu, n'est-ce pas, que, s'adressant à un public dont l'âge varie entre dix et vingt ans, sauf quelques exceptions, l'auteur, qui sait,

quand il le faut, employer les ressources de l'instrumentation la plus compliquée, s'est bien gardé d'en parer sa petite *partitionnette*. C'est donc avec toutes proportions gardées qu'il faut comprendre l'analyse que nous en donnons, et sans perdre de vue le but de cet ouvrage. La facilité de l'exécution et de la mise en scène, la gaieté du scénario, la grâce et la verve des motifs, une pointe de sentiment, voilà ce que l'auteur a dû chercher, et il a complètement réussi. Il a su conserver le même degré de facilité à tous ses rôles, ce qui était peut-être moins aisé que de laisser courir la plume au gré de l'imagination.

Dans *Farfadette*, pas une note du chant ne dé-

passer l'échelle vocale des jeunes voix auxquelles elle est dédiée. Entre le *si* grave du mezzo et le *mi* supérieur des sopranis, M. G. Douay a fait entrer les plus charmantes mélodies, chansonnettes, des duos et trios, des ensembles, c'est presque un tour de force. Par l'homogénéité qui caractérise cette mignonne création, il n'y a pas de passages à redouter pour les faibles, et les fortes se feront un jeu d'apprendre si facilement une pièce dont la bonne exécution, par cela même assurée, leur vaudra de nombreux bravos.

Farfadette, le nom du premier rôle, est une sorte de bon petit génie auquel la bêtise populaire attribue des accointances avec madame ou M. Belzébuth, autrement dit le diable ! Mais au fond il n'en est rien, et le diable est bien mieux représenté en réalité par la baronne, par madame Urbain, son âme damnée, et par la traîtresse Albérine, qui, soit par méchanceté, soit par superstition, veulent faire passer Farfadette pour sorcière.

L'entrée en scène est des plus réjouissantes : une troupe joyeuse de nobles dames et demoiselles a quitté le château pour aller à la ferme boire du lait ; surprise par l'orage, elle y arrive quelque peu chiffonnée au moment où se lève le rideau.

Voilà une situation qui plaira beaucoup, car enfin on aura du vrai lait, nous le pensons bien, sur la table de la ferme ! et ce réconfortant au moment d'affronter la rampe sera fort apprécié de toutes les gentilles fillettes et même des grandes demoiselles !

L'espace qui nous est attribué ne nous permet pas de conduire nos lectrices jusqu'au dénouement en passant par les quiproquos et les saillies que M. Francis Tourte, l'auteur du libretto, y a semé avec une verve comique du meilleur aloi ; la partie musicale ne trouverait plus assez de place dans cette analyse rapide.

Une *Introduction* de deux pages seulement fait entendre plusieurs motifs que l'on retrouve avec plaisir dans les morceaux de chant ; elle est facile, séillante et très mouvementée.

Le *Chœur de l'orage*, qui renferme des imitations très réussies et sobrement employées, fera beaucoup d'effet. L'entrée de Farfadette a lieu avec les derniers éclairs et les derniers grondements du tonnerre, sur une phrase charmante de douceur, qui forme le plus séduisant contraste. Il y a de l'originalité et une allure vraiment d'un bon comique dans les *Couplets* de la petite sorcière, ainsi que dans le refrain en chœur qui termine ce morceau, refrain par lequel l'auteur a eu l'excellente idée de clore le *Finale*.

Le joli petit *Air* de la baronne (n° 3) se distingue par autant de finesse que de simplicité. On est ravi de penser qu'il y a encore des compositeurs se possédant assez pour écrire de la musique facile à apprendre, sans exubérance de notes, sans boursofflure de style, sans fracas,

et ne torturant ni la mémoire, ni l'oreille, ni la voix.

Un des plus agréables motifs de l'ouverture sert de début aux *Couplets* de madame Urbain (n° 4), la suivante de la baronne de Cœur-Volant. Ils sont très gaillardement trouvés et certainement le diable n'en « rira » pas seul.

Une touchante inspiration que cette *Romance* (n° 5). Elle jette sa note mélancolique et rêveuse au milieu des drôleries et des gais refrains de la pièce, comme au milieu des concerts des bois on entend s'élever le roucoulement plaintif des colombes, se mêlant aux joyeuses chansons des fauvettes. Par le choix de la mesure à trois-quatre, cette naïve mélodie peut se chanter ou jouer comme valse, ce qui lui donne un double attrait.

Nous voici au duo (n° 6). C'est là qu'il faudra lâcher la bride à tout son talent de comédienne, car il y a des jeux de scène très amusants dans ce duo, dont le dialogue est coquet au possible. Il nous a fait penser à l'*Air des Bijoux* de *Faust*. La leçon de danse avec sa reminiscence de la gavotte dont raffolaient nos grand'mères, et la leçon de chant où Farfadette croit imiter les *prime-donne* de l'Opéra... sont d'un comique achevé et du meilleur ton.

Le genre franchement bouffon du trio suivant (n° 7) ne manque ni d'originalité ni de mouvement, non plus que de verve diabolique :

Ça sent le soufre et le salpêtre !

et ça chauffe les planches !

On arrive au *chœur final* en passant par un petit ensemble, que l'on devra caractériser magistralement, telle nous semble être l'intention de l'auteur. Ce sera là une opposition heureusement placée entre le trio de la « peur » et le dernier morceau, où Farfadette ajoute un troisième couplet à ceux de son entrée en scène, que l'on sera charmé d'entendre encore. Puis, tout le chœur reprend à l'unisson l'endiable refrain, qui arrive comme le soleil après l'orage, dans le chœur numéro deux déjà cité.

Il règne dans ce petit ouvrage une remarquable unité et une variété de situation qui ne permet pas à l'intérêt de se refroidir. Nos sincères félicitations à MM. G. Douay et F. Tourte, ainsi qu'à la Direction du *Journal des Demoiselles*, dont ils ont si bien su atteindre le but, en se renfermant dans une donnée dont le choix a rarement été plus heureux. Il est difficile, en effet, de réussir mieux en ce genre spécial. C'est tellement léger, mignon, accort, que la plus alerte plume ne saurait en rendre la maliziosi.

Voilà une bonne pâture pour l'automne. Il nous semble voir déjà nos jeunes abonnées apprenant leurs rôles, préparant leurs costumes, se réunissant au chalet comme au château pour les répétitions, où l'on s'amuse plus encore qu'à

la représentation. Et puis la pièce, une fois sue, peut se jouer dans plus d'un salon.

Il est presque superflu de rappeler ici que les personnes non abonnées, désirant se procurer *Farfadette*, n'ont qu'à faire prendre aux bureaux du *Journal des Demoiselles* les numéros de juillet et d'août, où ce charmant petit ouvrage se trouve encarté. On aura ainsi, pour une somme insignifiante, une opérette facile à monter, de gracieux couplets et morceaux de chant de toutes sortes pour les amateurs qui ne voudront pas jouer la pièce et, de plus, deux numéros du journal avec gravures de modes, patrons et dessins.

Si la question de l'Opéra-Populaire semble momentanément retardée, celle du Théâtre-Italien est à peu près certaine. On sait avec quelle chaleur nous avons protesté contre la destruction de cette école du bon goût et des belles traditions du chant, qui privait l'élite de la population dilettante de tant de chefs-d'œuvre admirables autant qu'admirés!

Comment se fait-il que le public le moins exclusif de la terre en matière d'art et de sentiments le soit devenu à ce point de supprimer l'unique théâtre où l'on pût acclimater le brillant répertoire italien, les chanteurs étrangers célèbres, et cette musique qui fut la première du monde, quoi qu'en disent les dégoûtés et les amateurs de spectacles à migraines?

Peuh! c'est bien usé les floufous de Cimarosa et les soupirs de Bellini, disent les uns! — Et les formules de Rossini sont-elles assez vieillottes, disent les autres. — Verdi, qui fut quelque peu vilipendé lorsqu'il arriva avec son *Nabuchodonosor*, puis son *Ernani*, armés de cuivres retentissants, trouve grâce cependant encore aujourd'hui que la trompette est à l'ordre du jour.

Il n'en est pas moins vrai que, depuis l'avènement de Palestrina en Italie, au XVI<sup>e</sup> siècle, et de son contemporain en Allemagne Orlando de Lassus, qui faisait venir en Bavière des sopranis italiens pour la chapelle impériale, tous les hommes de génie qui ont illustré l'art musical, en ont successivement élargi le cadre et augmenté les moyens, ont presque tous été, Français comme Germain, s'inspirer aux sources mélodieuses de l'Italie. Avec notre génie d'assimilation, nous avons à notre tour édifié l'école française, qui tient le premier rang pour le drame et la comédie lyrique, et qui commence à pouvoir se mesurer avec l'art allemand pour la symphonie. Mais il restera toujours attaché à la gloire artistique de l'Italie d'avoir créé l'Art de chanter, autant avec ses grands compositeurs et ses merveilleux virtuoses du XVIII<sup>e</sup> siècle, qu'avec ceux qui parurent au commencement du XIX<sup>e</sup> et dont le théâtre Ventadour a entendu les derniers échos.

Paris, ce foyer lumineux de toutes les intelligences, de tous les talents, de tous les arts, a

commis une véritable hérésie qui frise l'ingratitude, en fermant ce temple, où le génie mélodique de la belle patrie de Pergolèse, Cimarosa, Paesello, Rossini, a jeté un si vif éclat. C'est là, et ce n'est que là, on ne saurait le nier, que nous avons appris l'art de travailler et conduire la voix, d'émettre le son, de le poétiser en le faisant passer par tous les degrés de la douceur jusqu'à celui de la plus vibrante intensité, sans la moindre fatigue, sans le moindre cri.

Cette puissance d'étendue du son qui s'est fait remarquer chez les virtuoses italiens est due à l'importance qu'ils donnent — qu'ils donnaient surtout — dans leurs études, au travail de la respiration. Cela leur permettait de phraser avec cette ampleur et ce style incomparables qui ont fait de la méthode italienne la première entre toutes.

Espérons que la tentative de MM. Corti ne sera pas stérile. Il appartenait à un grand artiste tel que le baryton Maurel de ressusciter en France le goût de l'art italien et les beaux soirs de Ventadour au théâtre des Nations, en attendant qu'un monument plus digne de lui et de nous lui soit rendu.

Tout fait présager une brillante ouverture du théâtre Corti-Maurel. Le célèbre maestro Faccio, de la Scala de Milan, accepterait le bâton de chef d'orchestre. A madame Fidès-Devriès, déjà engagée, se joindraient l'Albani, la Tremolli, MM. Guyarré, de Reské et enfin Maurel, qui trouvera là des émules dignes de se mesurer avec lui.

Sous la direction de M. Lagrénée, d'excellents artistes très appréciés à Paris ont fait entendre le *Trouvère*, de Verdi, au théâtre du Château-d'Eau. Bonne exécution et succès mérité. On assure que M. Lagrénée est dans l'intention de reprendre l'idée de l'Opéra-Populaire, abandonnée par M. Ritt, et d'en poursuivre la réalisation sur cette scène. Cela nous semble très pratique, mais après toutes les fluctuations dont cette question a été l'objet depuis près d'un an, nous ne nous permettrons d'y croire que lorsqu'elle sera résolue.

La saison d'été à l'Opéra est aussi brillante que productive. De nombreux débuts, en ranimant l'intérêt des abonnés, servent encore à prouver que M. Vaucorbeil se préoccupe déjà d'assurer l'éclat et le succès de l'Académie nationale de musique, pour l'hiver prochain.

De son côté l'Opéra-Comique, après avoir clôturé sur un programme d'une incontestable attraction : *Flûte enchantée*, *Lakmé*, *Carmen*, *Perle du Brésil* et deux nouveautés, se dispose à rouvrir ses portes avec non moins d'éclat. Ce sera, dit-on, avec mademoiselle Nevada et la belle œuvre de F. David, — deux perles réunies, — qu'aura lieu la réouverture de Favart.

La grande nouveauté de la saison prochaine sera sans doute la *Manon*, de Massenet, avec

laquelle pourrait bien s'effectuer le retour de madame Heilbron sous la bannière de M. Carvalho.

Nous avons dit qu'avant d'aller prendre quelques jours de repos, cet infatigable Directeur avait donné deux nouveautés, sans prétentions. Elles ont été accueillies du public avec un plaisir franchement exprimé.

*Mathias Corvin*, dont le libretto de MM. P. Milliet et J. Levallois paraît être tiré de quelque épisode hongrois, a inspiré à M. de Bertha plusieurs jolies mélodies d'un genre rêveur qui peuvent manquer de gaieté, mais qui ne sont pas sans poésie. La facture de ce lever de rideau se distingue par des tendances germaniques qui nuisent à sa simplicité, mais n'en prouvent pas moins que l'auteur est un musicien de talent et d'avenir.

*Le Portrait de Cervantès*, de M. de Lajarte, fait un joyeux contraste à la partition sentimentale de M. de Bertha. Sur ce désopilant scénario

construit par MM. Laurencin et T. Adenis, M. de Lajarte a écrit une foule de gentils morceaux, dans le genre bouffe, légers, sans ambition disproportionnée et qui ont obtenu un vif succès. C'est presque de l'opérette; ce qui prouve que l'on peut amuser, provoquer le rire, sans avoir recours aux *moyens épiciés* qu'emploient la plupart des auteurs qui fabriquent ce genre de littérature admirée seulement par un public spécial... Très bonne interprétation et complète réussite.

A notre grand regret, nous nous voyons forcée de remettre au prochain numéro l'analyse détaillée que méritent les deux remarquables scènes lyriques de M. L. de Maupeou et M. C. de Pervégien, ouvrages inspirés par les charmants poèmes de M. P. Collin. Nous les retrouverons donc avec plaisir, ainsi que bon nombre de publications nouvelles, que nous voulons faire connaître à nos lectrices.

MARIE LASSAVEUR.

## CORRESPONDANCE



CHÈRES lectrices, figurez-vous que je vous écris du coin de mon feu. J'ai déserté Paris à cause de la chaleur, et maintenant je suis satisfaite au delà de mes souhaits. Nous avons eu quelques beaux jours pourtant, et j'ai pu reprendre possession de ce beau pays caché où je suis si heureuse de venir oublier un peu chaque année le vacarme, l'affolement, les tramways et les obligations de Paris. Ici, je m'endors au chant du grillon, à la mélodie plaintive d'un crapaud malheureux; je m'éveille au chant belliqueux des coqs, ou aux mugissements d'un taureau qui a toujours des choses désagréables à dire à son voisin.

Cependant, un matin, dans le vague d'un demi-réveil, j'entends un petit coup de sifflet que mon oreille parisienne n'a pas encore oublié. « Tiens, pensé-je, Alma-Bastille arrive au bureau. Il n'est pas cinq heures! On ne pourra bientôt plus dormir un moment tranquille. » Et je me renfonce sous mes couvertures, fermant les yeux avec rage, et bien décidée à défendre mon cher repos contre tous les sifflets de la Compagnie. Quand je me levai, plus tard, je dus reconnaître mon erreur: j'avais été troublée dans ma quiétude par une faucheuse à vapeur qui commençait son rude travail, et quand je me rendis dans mon pré, tout le foin gisait sur le sol: adieu mes mauves, mes boutons d'or, mes marguerites éblouissantes, adieu ma brize-tremblante et mes

oxalis rouges, la machine a tout fauché, maudite machine!

La civilisation envahit peu à peu les coins les plus ignorés de notre belle France; pour les fanatiques de couleur locale, c'est un vrai désespoir. Plus de costumes pittoresques, plus de patois rustiques, plus de mœurs patriarcales, tout se nivelle, tout se ressemble: jugez plutôt.

J'arrive en gare avec un chargement de commissions pour mes amies, et quelques-uns de ces menus riens qui veulent dire quand on les donne: J'ai pensé à vous. Je monte dans un véhicule antédiluvien qui est ma propriété, et je traverse fièrement le village. C'est dimanche, on sort des vêpres, tous les luxes sont au soleil. J'aperçois une pimpante demoiselle vêtue d'écossais avec un jersey gros vert. « Mais j'ai déjà vu cette jupe quelque part, où donc? Grand Dieu! c'est la pareille à celle que j'apporte pour Marie! » Voilà mon présent défraîchi: depuis deux mois il se promène sur le dos de la fille du maçon.

Un peu plus loin, autre rencontre: ma redingote avec ses brandebourgs, ses aiguillettes; je fais la grimace, elle m'allait si bien; je lui étais vraiment attachée; allons, il faut s'y résigner, de dos on me confondra avec ma femme de chambre; de face non, parce que nous n'avons pas le même nez, et encore, on n'est plus sûr de rien avec le progrès des machines.

Et les bas rouges, bleus, gris, verts; et les ombrelles mascottes; je n'apporterai plus rien, et je m'habillerai en bergère l'année prochaine!

Voici comment on procède, paraît-il, pour se vêtir dans mon village. Les jeunes coquettes se réunissent soit aux champs, soit dans une grange. On choisit la plus lettrée, c'est-à-dire une de celle qui savent à peu près écrire, et on la prie de demander à un grand magasin de Paris des catalogues et des échantillons; cela se fait ainsi au château : la fille du jardinier de M. le comte l'affirme et tire de sa poche une feuille chiffonnée et des bouts d'étoffes éraillées, ce sont ses pièces de conviction. La première fois il y eut de longs conciliabules et de terribles perplexités. Le directeur répondrait-il à ces demoiselles? Se servait-on en lui écrivant des expressions convenables?... Enfin la lettre partit, et le directeur daigna répondre. Le dimanche suivant, après une semaine d'agitation, de doutes et de triomphes, la réunion se trouve plus complète que la première fois, et l'on choisit, chacune selon son goût. La Clorinde prend ce gros pois bleu sur un fond écru; la Zoé préfère ce damier vert; la Mélanie opte pour l'écossais, la Pierrette veut quelque chose de solide dans les unis; enfin on s'entend, on se tâte, on se décide, et le magasin envoie soixante robes dans un village qui n'a pas cent femmes. Et je ne parle pas de tous les accessoires qui suivent cette commande prodigieuse.

Mais l'étoffe n'est pas tout, et l'on aurait encore l'air d'une villageoise si l'on accommodait les gros pois à la façon du pays; on se cotise, on fait venir une couturière de la ville voisine, les ouvrières du pays se constituent ses apprenties, et voilà comment *cheux nous* tout le monde est déguisé à présent.

A peine installée, j'ai dû m'absorber dans de très graves préoccupations : une comédie, que dis-je, deux comédies à monter, n'ayant sous la main ni salle assez vaste, ni acteurs assez nombreux, ni pièces convenables; mais un public plein d'enthousiasme et une maîtresse de maison débordée par la situation, qui me donnait carte blanche, pourvu que j'obtins un résultat quelconque : son honneur était engagé. La salle fut vite trouvée : une féniaire au-dessus d'une écurie abandonnée; en bas on enlèverait les toiles d'araignées pour offrir un gîte convenable aux chevaux des invités, en haut on garnirait les murs de draps et de guirlandes. Pour la scène, on apporta des tonneaux vides sur lesquels on dressa un plancher branlant qui nous causa dans le principe des frayeurs mortelles, mais on se fit à tout, même à rebondir comme une balle élastique au moindre mouvement du voisin, d'ailleurs on enfonce de grands clous dans les tonneaux à la répétition générale, et le danger cessa.

Pour embellir cette scène primitive, je décrochai les rideaux et les portières d'une chambre en cretonne à ramages, et j'en garnis mes murs en ayant soin de ménager au fond deux pans coupés pour les coulisses; nous établîmes avec une console une fausse cheminée couverte de

fleurs; une table, un bureau et des sièges complétèrent la transformation.

Pendant que le côté matériel de notre œuvre avançait, les difficultés morales prenaient d'inquiétantes proportions; il y en eut d'immenses à vaincre, surtout pour le personnel; une de mes amies arriva fort à propos pour nous tirer d'embarras : elle prit un rôle, son mari l'autre, nous fîmes venir son frère, et la troupe fut complète, on choisit et répéta les pièces en rien de temps, et je pus dès lors pressentir un triomphe.

Enfin le grand soir arriva; les lampes, les candélabres, la rampe en fer-blanc dissimulée au public par des plantes vertes, s'illuminèrent peu à peu; le rideau fait de portières persanes s'abaissa lentement (nous ne pûmes jamais lui faire prendre des allures vives), et les acteurs se recueillirent dans leurs pans coupés en attendant la grande bataille.

Nous avions un charbonnier-ingénieur des ponts et chaussées, un commissaire de police — étudiant en médecine, un valet de chambre — vicomte, et le reste à l'avenant. Mon amie était délicieuse dans une robe de chambre blanche; son joli buste se perdait dans un flot de dentelle voilant à demi une profusion de roses naturelles, et ses pieds de Cendrillon chaussés de mules bleues ont fait plus d'une envieuse, j'en suis bien sûre.

Sur notre plancher mouvant, nous prenions nos dernières dispositions, tandis qu'un murmure de foule montait jusqu'à nous; la féniaire se remplissait de marquis, d'industriels, de comtes, de notaires, de percepteurs et de belles dames. J'engageai un œil curieux à travers une fente et un rayon vint m'éblouir : c'était l'agrafe en diamants d'une toute jeune femme dont les yeux ne brillaient pas moins; elle se paraît pour la première fois depuis son mariage. Toutes ces physiologies qui s'animaient, ces regards curieux dirigés sur notre impénétrable rideau, exprimaient le plaisir sans arrière-pensée et une grande bienveillance; c'est une justice à rendre à notre pays, nous n'avons pas de ces rivalités mesquines, de ces haines sourdes dissimulées sous un sourire, de ces jalousies farouches qui sont la plaie de tant de sociétés. La plus émerveillée de notre *ingéniosité* n'était-ce pas madame T. dont le château a une salle de spectacle à machines, coulisses, décors, loges, etc. Elle promenait son lorgnon sur nos murs fleuris, sur les draperies, sur la loge du souffleur, sur nos programmes où le charbonnier avait dessiné à la plume de ravissants bonshommes, nos caricatures s'il vous plaît; et toujours elle répétait : « Mais c'est délicieux; mais jamais je ne ferai si bien avec toutes mes Jorures; oh! la bonne idée! » Je recueillais toutes ces paroles flatteuses, sans en oublier aucune, vous pensez bien, et il fallut les trois coups du régisseur pour m'arracher à ma fente.

On commença, ce fut admirable, les applaudissements, les éclats de rire nous coupaient la pa-

role; la petite jeunesse trépignait, et pendant un entr'acte, j'entendis le notaire qui n'a vu Paris que pendant huit jours, il y a de cela quarante ans, s'écrier avec conviction : « C'est mieux qu'au Théâtre-Français; il y a plus de naturel. » O Brohan, ô Delaunay, ô Reichemberg! pardonnez-nous, c'était inconscient, le génie s'ignore.

Un incident vint troubler tant d'enthousiasme. Le demi-sang du marquis de S. était placé dans l'écurie provisoire à côté du baudet de notre tabellion. Soit amour-propre de race, soit défaut de caractère, les rapports s'aggravèrent entre les deux voisins, et nous entendîmes bientôt un vacarme effroyable. La jument du maire, très nerveuse et réveillée en sursaut, se mit à ruer contre la stalle sans savoir pourquoi, tandis que son jeune maître un genou en terre, disait des larmes dans la voix. « Il faut donc perdre tout espoir, m'éloigner à jamais!... » et tout à coup, inspiré par la circonstance : « Vous le voyez, je suis prêt à obéir, ma fidèle Sarah hennit d'impatience, mais n'aurez-vous pas un mot, etc. » Ce fut un hurrah dans la salle, on battit des mains, on bissa, tandis qu'au dessous le valet

d'écurie expulsait le demi-sang trop pointilleux et calmait les nerfs de Sarah avec un vigoureux coup de pied.

A onze heures, nos succès prenaient fin. Des bouquets et des couronnes, qu'on avait eu la gracieuse pensée de nous offrir, jonchaient la scène; on nous entourait, on nous remerciait, on invitait la troupe à se rendre la semaine suivante dans le petit théâtre doré de T. Et, tout en causant, nous nous acheminions gaiement vers les salons où la soirée se termina par des valses, un cotillon et un souper qui nous permirent de voir lever l'aurore. C'est ce qu'on appelle se reposer à la campagne.

J'ai quitté votre cher Journal depuis un mois, mais avant de partir, j'ai fait la curieuse, et je sais que ces détails sur ma saison théâtrale ne vous seront peut-être pas inutiles.

Plus heureuses que moi, vous n'aurez pas de difficultés pour choisir une jolie pièce : vos amis de Paris ont cherché et trouvé pour vous. Constituez donc votre troupe au plus vite; je vous souhaite nos succès et notre plaisir.

C. DE LAMIRAUDIE.

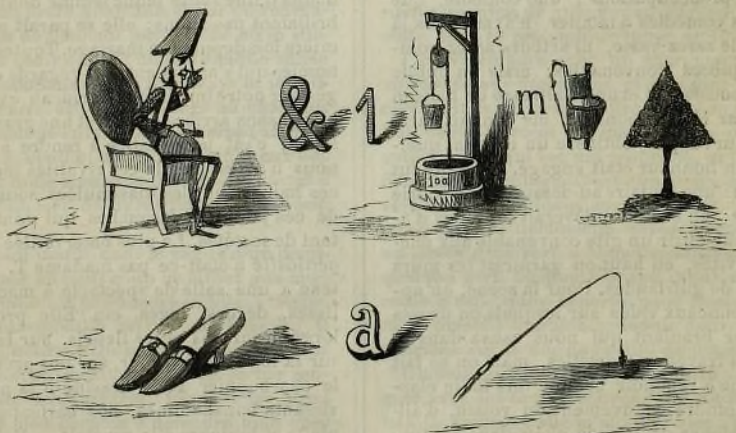
## MOSAÏQUE

### Curiosités historiques.

L'industrie du bois flotté est due à un gentilhomme du Nivernais, Guillaume Salonnier, qui, sous le règne de François 1<sup>er</sup>, imagina le premier

de faire descendre ses bois du Morvan par les rivières d'Yonne et de Cure; il se livra en grand à ce commerce et reçut des faveurs royales, à cause de l'utilité du flottage pour la bonne Ville de Paris.

## REBUS



Mots en triangle de Juillet :  
M E R L E  
E L I E  
R I Z  
L E  
E

Le mot du Logogriphe de Juillet est Nathalie,

dans lequel on trouve : lie, ail, lait, était, âne, lit, lin, taie, laie, élan, ténia, Etna, latin, nil, natal, île. — Mots homophones de Juillet : Yère, hières, hier.

Explication du Rébus de Juillet : Tout sourit étant jeune, tout est larmes étant vieux.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.